

NADYA / BERTAUX
et les autres

Des lignes tracées / Des traces de maux



NADYA / BERTAUX
et les autres



~~XXXXXXXXXX~~

Bien que ces deux mots soient symboliquement liés, mon esprit les a séparés, disloqués “façon puzzle”.

Au début de la pandémie, la vie est devenue la priorité, l’obsession, le sujet dans nos existences recluses. J’ai écouté les connaissances des scientifiques et les “savoirs” des politiques pour en mesurer sa gravité. Les messages contradictoires altéraient mon jugement et je manquais de discernement pour me forger une opinion. Dans un flux continu, les différentes informations affluaient chaque jour apportant leurs lots de détresse, de sidération et de désarroi. Entre ces communiqués alarmants se glissaient des messages et des conseils à gogo pour parer à l’ennui. De la culture, je pensais fièrement qu’elle ne lâchait rien. Elle se révélait importante et pour exister, les artistes se manifestaient aux autres.

Mais au fil du temps, cette surabondance de recommandations et ce déferlement de propositions m’apparaissaient dissonants avec ce que nous vivions au quotidien. Ces bulletins qui nous intimaient de regarder, lire et écouter pour ne pas sombrer dans la bêtise, pour ne pas s’enfoncer dans la fainéantise, m’interrogeaient.

Comment des familles cloîtrées dans un espace restreint avec peu de moyens pouvaient s’abreuver de culture, alors que devenait compliquée la gestion

du quotidien, de l'éducation, des aînés, du télétravail,... ? Le monde craignait le pire, l'Inde, dont je revenais redoutait la famine, et simultanément les médias débordant d'annonces éruptaient. Nous avions l'injonction d'être confinés et d'apprendre.

"Faire" était devenu le maître mot. L'ennui nécessaire en temps ordinaire ne convenait plus à la situation. Avant de comprendre qu'il y avait deux catégories d'artistes, ceux qui s'emparaient du sujet pour créer et ceux qui étaient comme paralysés par le sujet, je m'enfonçais dans les limbes de la désesp/errance.

J'étais de la deuxième catégorie et au bord de l'asphyxie.

Je me plongeais dans le repli de ma vie et me rongais de l'intérieur. Les images figeaient mes actes et me plongeaient dans un trouble anxiogène. Plus ces informations m'arrivaient, plus elles m'enfonçaient, plus elles m'interrogeaient sur ce que voulait dire vivre. Pourquoi nous était-il demandé de nous cultiver à ce point ? Ce nouveau commandement nous imposait toujours la même réalité, s'abreuver jusqu'à l'overdose pour "s'abrutir". "Nous ne sommes pas en vacances" intima une ministre. Sous-entendait-elle les vacances ou la vacance de l'esprit ? Nous devons être une "Nation apprenante".

Ce monde en silence dans lequel nous étions plongés incitait plus à l'introspection qu'à s'abreuver de culture. Bien que je me nourrisse de celle-ci au quotidien, la longueur du temps favorisait la redécouverte des petites choses qui font le ciment de la vie (Les Vies minuscules de Pierre Michon). La privation de nos relations amicales et familiales appelait à consolider nos rapports, à soigner l'empathie. Ces contacts subitement rompus nous montraient l'essentiel. Dans un calme inestimable, nous observions avec réconfort la nature gagner du terrain (Claude Régy parlait du bruit du monde).

En écho aux informations, disposer de son temps semblait déléter. Il y avait plutôt urgence, urgence de faire et de savoir. Mais pourquoi faire, puisque cette pandémie défiait notre existence, défiait notre capacité à maîtriser quoi que ce soit ? Rester debout, il fallait juste rester debout. Dans ce temps recroquevillé, comment prononcer le mot avenir, non seulement pour

nous-mêmes mais pour notre fragile humanité ? Dans cette vie entachée de douleurs portées par les récits et les images d'un monde en souffrance, comment pouvions-nous continuer à créer ?

Et puis, dans le foyer de mon âme, en cette période d'injonctions excessives, j'ai repris mes lectures, écouté la radio, regardé des films, quand je le voulais, comme à l'accoutumée, en savourant le nectar de chaque chose. J'ai fermé légèrement les écoutilles, juste assez pour ne pas perdre l'information et ai laissé le temps reprendre son souffle. Je me suis petit à petit immunisée contre les dangers de toute nature. J'ai recollé les morceaux, j'ai ressoudé les deux mots, j'ai ligoté à nouveau la vie à la création (L'Écriture ou la Vie - Jorge Semprún). Un matin est survenue la disposition mentale pour tracer des lignes. Le sentiment que mon travail est un trait d'union entre l'autre et moi a été l'élémentaire. J'ai réalisé ce que j'imaginai depuis des semaines. Inspirée par les arabesques en Inde, j'ai dessiné des formes emmêlées, comme des pelotes, comme mon esprit embrouillé. Comme un surgissement, de la pensée à la main, une trace mémorielle devait s'inscrire dans le creux du papier.

Nadya Bertaux - Artiste en désesp/errance
avril 2020

NADYA /
BERTAUX
Sculpteure

Des lignes tracées / Des traces de maux

Dessins / Expressions de confinement

Textes / Paroles de confinés

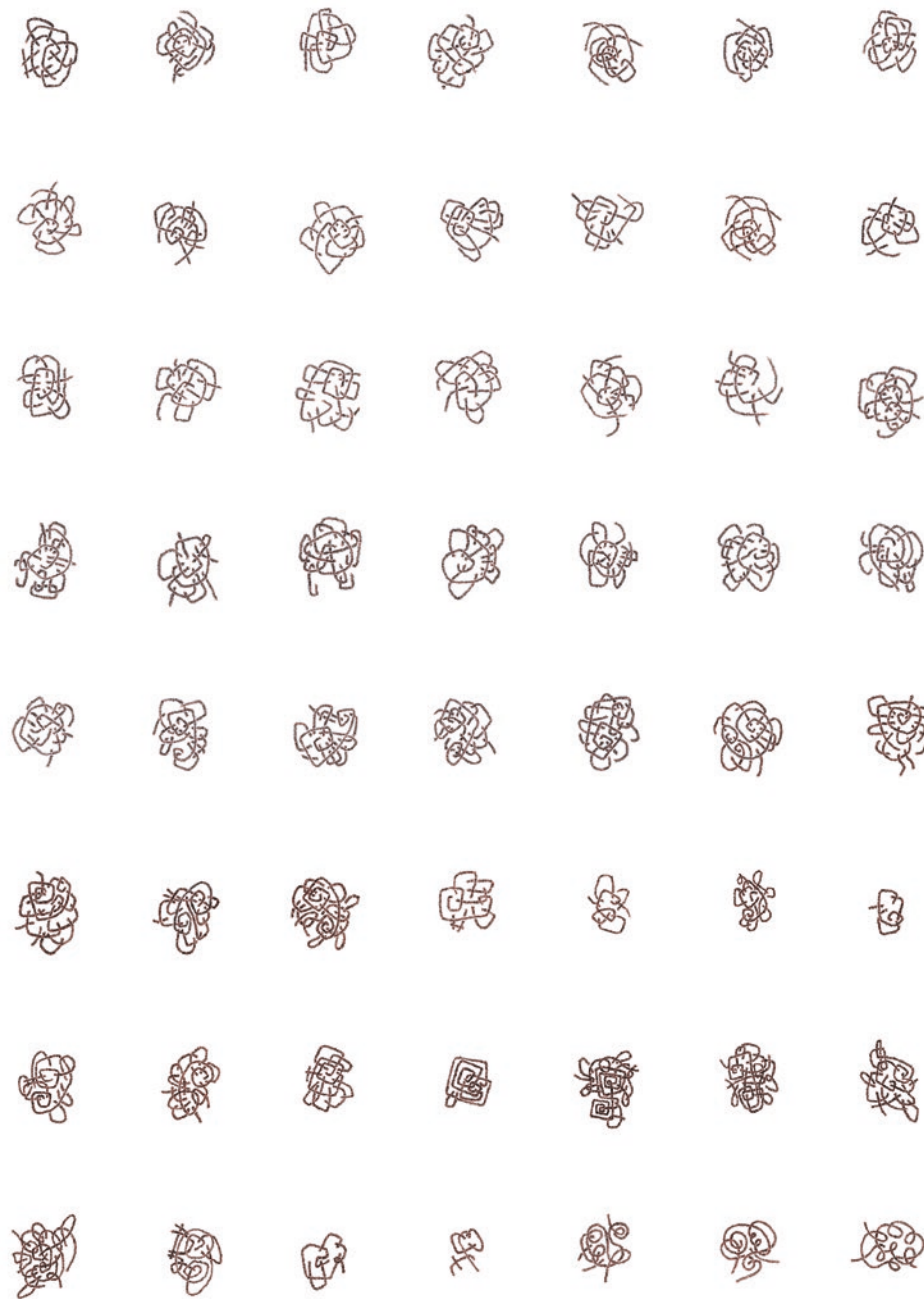
16 03 2020 - 11 05 2020

Projet participatif

En contrepoint de dessins réalisés pendant le confinement, artistes, auteurs ou poètes de la vie provenant de mon environnement social ont été conviés à un exercice d'écriture. Ce projet ambitionnait de partager avec les autres d'inhabituelles perceptions et de conserver des traces de cette parenthèse inédite.

Ces paroles de confinés retracent le vécu de personnes de tous âges exerçant des professions variées. Elles représentent des traversées dans des milieux, des villes et pays différents pour en saisir leurs particularités, s'étendant et se tissant au fil du temps comme un rhizome. Issus de la sphère privée, ces ressentis d'expériences traduisent les pensées d'un moment où dans le silence et l'absence nous avons élaboré des stratégies pour prendre le meilleur itinéraire. Livrés sans retenue, ces mots dépeignent un passage dans lequel nos vies ont tremblé.

Ces dessins et textes forment un témoignage d'impressions né dans une période unimaginable où l'effervescence du monde cessait son tumulte. Dans un silence troublant, nous vivions la campagne à la ville ! Le temps perdait ses repères et entamait sa mutation en mode ralenti. Les nuages avaient pris congé et le ciel arborait un bleu clair et lumineux. Mais dans nos intérieurs, c'était l'inverse, nous étions en bagarre avec l'incompréhension, les inexactitudes, les errances, nous avions rendez-vous avec la mort. Et dans ce temps qui précède cet état de néant, il y avait l'angoisse de disparaître, comme cela, d'un coup de Corona. La fragilité s'émerveillait d'avoir autant d'adeptes et il nous fallait attendre, se terrer sans broncher. Alors, nous avons réinventé le rapport à l'autre par écrans interposés et nous avons échangé pour crier notre existence.



Des lignes tracées / Des traces de maux



Bice Bertaux,
ma mère
Rosny-sous-Bois, 25 04 2020

*Premier texte écrit,
celui de ma mère qui a vécu deux absences consécutives.
La disparition de son mari puis le vide des liens familiaux et sociaux.
En mémoire de mon père sans qui je ne serais peut-être pas sculpteur.*



Temps confiné
L'artiste torturée

Henri-Alain Ségalen,
photographe
Boulogne, 22 04 2020

Expérience astreinte de repli sur soi

Nos pensées incontrôlées s'enchevêtrent frénétiquement, se mêlent en un chaos mouvant, se rassemblent et se regroupent sous la force du champ maléfique des évènements extérieurs.

En un entrelacs contraint elles convergent dans un espace mental sans issue.

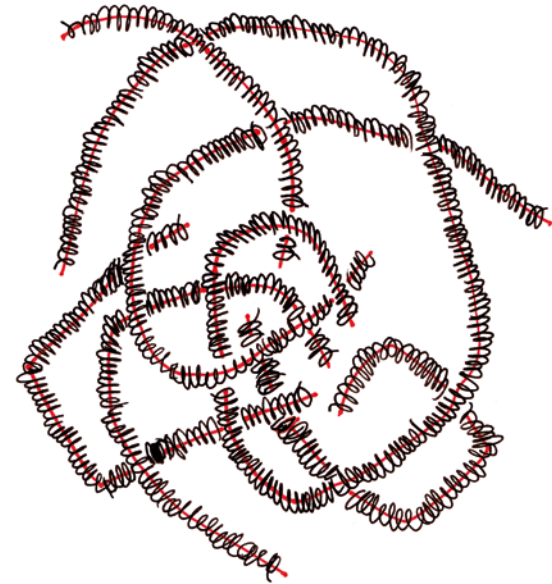
Elles se meuvent en spirales brisées, convergentes mais dissociées dans une forme de rotation concentrique, dénuées de continuité.

L'isolement social génère un amalgame d'émotions disloquées. Sublimées et dirigées par une pression externe invisible, elles peinent à s'ajuster et à s'assembler en réseau cohérent, soumises à une aspiration irrévocable vers un centre psychique nourri d'inquiétude.

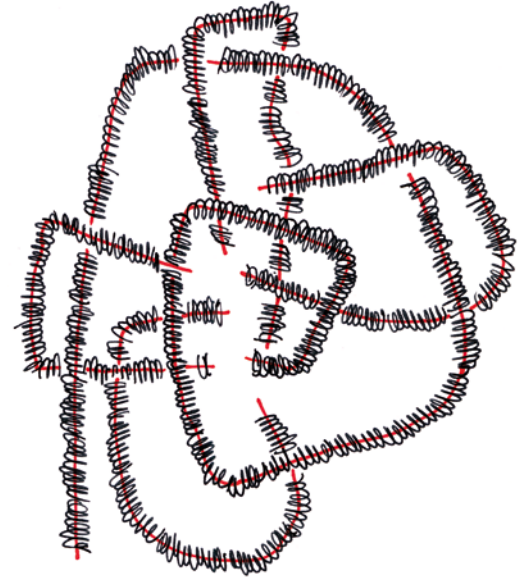
La lucidité de l'esprit se désagrège dans un labyrinthe d'idées tournoyantes, absorbées par un vortex de doute.

Confronté à la vibration chaotique de ses réflexions, chacun attend que l'écheveau se délie pour tisser un discours intérieur apaisé.

Malaise viral



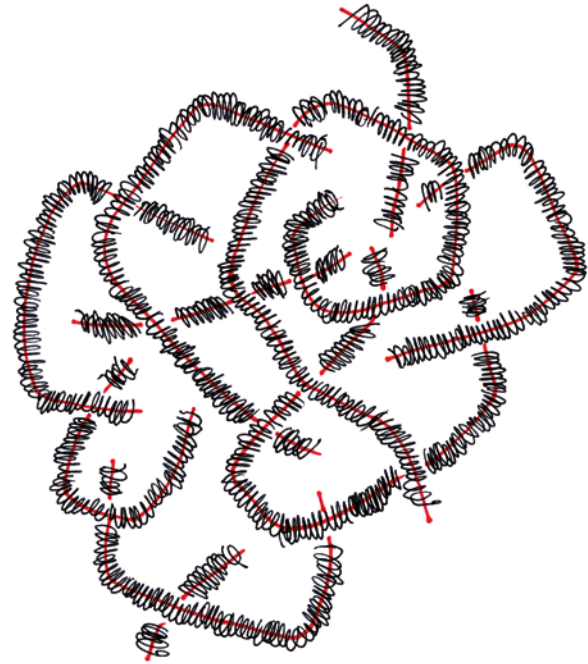
Youssef Amghar,
écrivain - photographe
La Ferté-Alais, 26 04 2020



Lignes courbes.

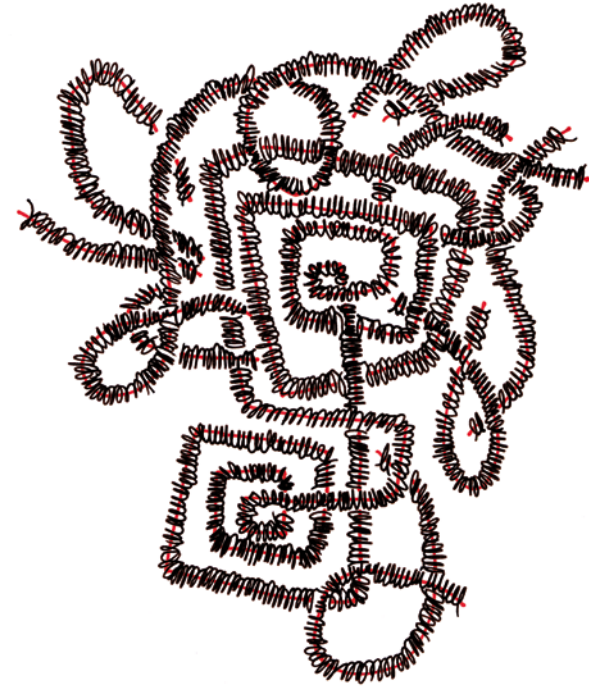
Par détours, par touches, par nuances,
Les lignes se courbent en transe,
Elles dansent, la danse de l'errance,
Entre les points de source.
Quelle est la part de l'étoile
Dans le reflet de la trace ?
Quelle est la part du rêve
Dans le souffle blanc de l'espace ?
Le chemin épouse l'éclat des questions,
Il épouse la montée en écumes,
Et suit dans son geste,
La vague porteuse qui se consume,
En son fulgurant élan
Et ses secrètes tensions.

Joël Crespin,
peintre
Montfermeil, 28 04 2020



Pose-toi à l'horizontal et regarde le ciel,
puisque'on dit que le bonheur existe !...

Fleur Leclère,
étudiante
Rouen, 28 04 2020



“Famille”

Ça devient compliqué.

Je réussis de moins en moins à repousser les murs.

Mes maquettes miniatures, contraintes à être amassées par groupes, sur des socles de fortune formés de petites planches, sont cernées, délimitées, restreintes dans la surface de la planche.

Chacune a sa place et ne prend que peu de place. Elles sont rangées entre sœurs, les formes rondes, les formes de fil de fer, les formes de carton, les formes de plis, les formes de dôme, et ainsi de suite...

Ici aussi on se regroupe par liens, par ressemblance, par familiarité, par amitié, par généalogie.

Un peu comme si chacune de ces planches était un Mondrian aux lignes invisibles, avec pour chaque forme son espace, sa parcelle personnelle, au sein de la composition générale, seule dans l'ensemble, ensemble et seule.

Pierre-Georges Molina,
comédien
Armentières-sur-Ourcq, 4 05 2020

j'ai choisi le numéro cinq, alors que c'est un chiffre que j'évite
j'ai mis du temps pour savoir quel était le numéro cinq
et puis je m'y suis reconnu
avec mes sourcils épais
blanc ou noir
alternance d'humeur
globalement plutôt sombre
mais pas que
je ne fais rien
mais je fais des choses
je m'en veux de
et en fin de compte je m'en fous
réveil pas trop envie de se lever idée noire
et puis faut y aller c'est reparti
ptit déj toujours pareil allumer le feu
un temps assez long
et réveiller le corps
la musique m'est d'un grand secours
moustaki debussy ou chet, le grand chet
ça y est je me mets à bouger c'est tout bon
ensuite mon rituel de gym que je ne dévoilerai pas ici
au mieux il est onze heures
au pire il est treize heures trente
je prépare la bouffe tranquillos
après quoi on bouffe...

comment ça va se terminer...



Jean-Louis Poitevin,
 écrivain, critique d'art
 Paris, 5 05 2020

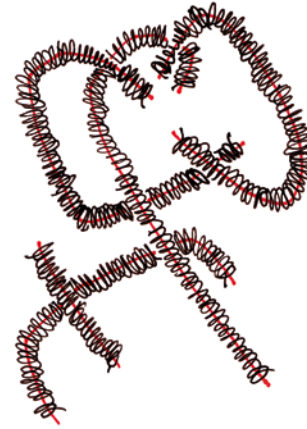
Pour accompagner un dessin de Nadya Bertaux

C'est que bien sûr l'ignominie des jours étalant ses puissances à la face blême de l'infanterie il n'y a pas de place alors pour tenir un discours qui puisse dire autrement autre chose que l'autre de lui-même s'altérant à se mirer dans le miroir des audacieuses altérités sanglantes. Geste doré à l'or zéro carat qui s'étale sur les murs de la ville se répétant jusqu'à l'ivresse de l'ivresse de soi une main tente de danser jusqu'au matin en se croisant les doigts à l'autre main qui la regarde fascinée et indifférente.

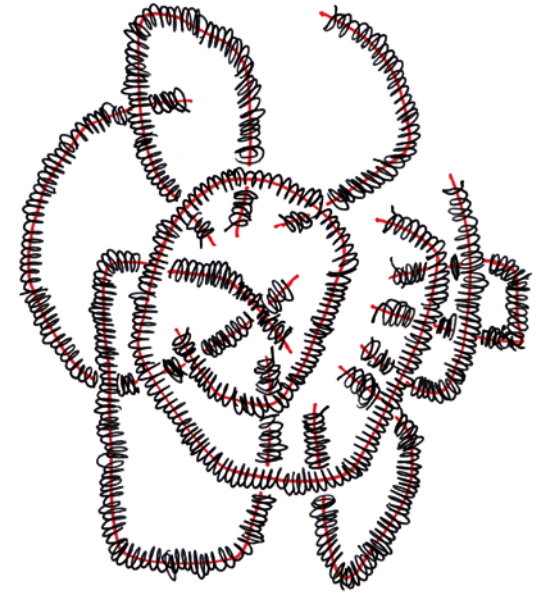
Le portrait en pied qui résulte de ces amours décomposées assure à la descendance improbable une notoriété que ne viendront démentir ni les cadavres ni les autres cadavres issus des premiers par parthénogenèse. La danse se poursuit avec les nuages écoeurés de tant de grandiloquence eux qui se contentent de toute éternité de passer et repasser éternellement nuages éternellement passés.

Sur le tableau qui orne l'entrée du catafalque un modèle trois pièces de grande envergure on peut même assurer avoir vu la baie de la Ciotat repeinte au minium par un poisson chat sorti de son bocal pour l'occasion. Les miracles poursuivent leur carrière assourdissante jusque dans les oreilles des nageurs traversant sans y prendre garde les océans en bâillant. Le générique de fin ne parvient pas à se clore ne pouvant prouver son immunité face à l'imminence virale d'un souvenir jusqu'ici profondément enfoui et qui remontant du ciel jusque dans les cuisines de la faim fait voler en éclat la certitude grâce à laquelle il tenait le monde entier sous sa coupe.

L'invisibilité des acteurs jouant en sous-main les rôles clés de l'histoire sans fin qui s'éclipse au moment où elle entrevoit le moment de sa fin ne permet pas à des tard venus de s'identifier avec suffisamment de colle à l'ombre rétive qui leur sert de chaperon. Mourir ne servirait à rien ici les dents ayant été limées pour empêcher les cadavres de tenter d'ouvrir leurs cercueils.



Made,
artiste contemporain
Massy, 5 05 2020



Lundi 16 mars, uuuu uu uuuu uu uuuu uu uu uu uuuuuuu. Uuu uu uu uu
uu uu uu uu uu,
uuu uu uu uu uu uuuu u uu uuuu, uu uu ! Uuu uu uu uu uu uu u uu uu.
Uu uu uu uu uu
uuu uu uu uu uu : "Uuuu u uu uu uu !" Uuuu uu uu uu uu uu uuuu
uu uuuu uu uuuu uu
uuuu uu; uu uu uuuuuu uu uu uuuu uu, lundi 11 mai 2020.

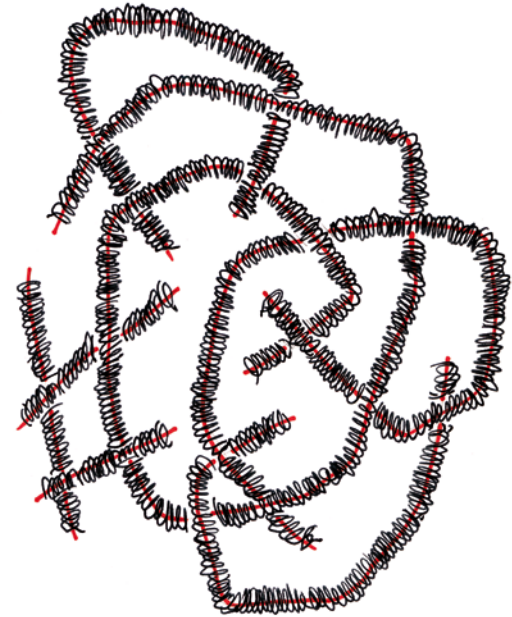
Tita Reut,
poète
Paris, 6 05 2020

Pensée inchoative
née dans le confinement
membrée d'oublis
qui remontent à la surface
comme corps des noyés

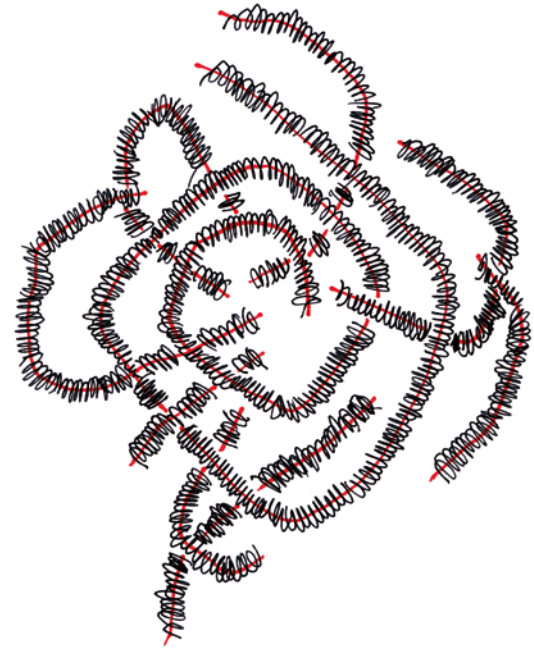
Sur l'ambulation des images
flottent chapeaux et calots lustrés par les ans
Un supplément d'œil s'y attarde
revoit les têtes et les gens
surgis de cette pêche à la lanterne

Nomade foraine souveraine
la pensée pèlerine rame avec ses faux
jetant des appâts dans ses annales atlantides

Zones douces ou brutales du passé
vous êtes le coma attentif
où plonge à foison le désir
On devient le parent de sa propre naissance
Le corps a poussé l'âme comme un fruit



Lise Rousset,
peintre
Clamart, 6 05 2020



Une fleur explose

La répétition entrave l'angoisse.

Un chant monte enfin, dans l'espace acquis.

Un champ pour penser à nouveau...

Une fleur explose, en ce printemps pour dire la vérité et la vie.

Christiane Roussel,
bénévole aux Restos du Cœur
Boulogne, 6 05 2020

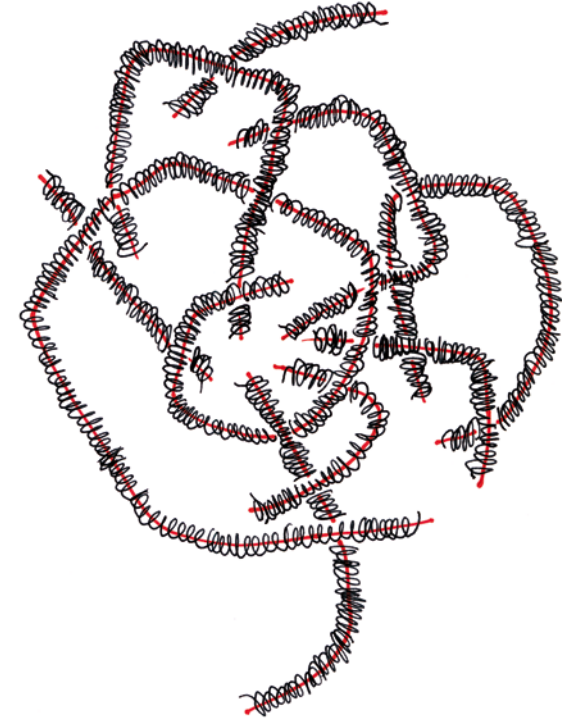


Avec quel éblouissement nous nous sommes tournés vers les précédents printemps, la joie intacte de sentir la terre remuer sous la poussée verte, la liberté de longer la Seine par une matinée sans nuage pour entrer sans l'avoir prévu au musée d'Orsay, l'impatience annuelle de passer à l'heure d'été...

Un nouveau printemps est venu, boule de temps compacte qu'il faut savoir jour après jour dérouler. Après l'infinité de possibles entrevue au début de ce confinement, nos 4 murs contenant difficilement des ardeurs de créations diverses, de maintien des liens, de perfectionnement du quotidien, il nous a fallu grande vigilance pour ne pas laisser cette boule de temps devenir hermétique.

Nadya nous montre qu'il y a toujours un petit fil à tirer avec, à la clé, de nouveaux projets, de nouvelles rencontres, une œuvre différente.

Jean-Paul Lenert,
agent immobilier indépendant
Aix-en-Provence, 7 05 2020



C'est tout moi. En cette période de peur, d'ignorance, de bourrage de crâne et qui malgré tout exporte son cœur au-delà de son être, dans la représentation de ce méandre de fils je perçois l'humain son âme et son cœur.

Les turbulences du cerveau, masque ou pas masque ? Cloîtré ou libre ? Vais-je faire l'erreur de sortir comme le sergent GARCIA qui contrairement à ZORRO n'a pas de masque ? Avant-gardistes ces Espagnols pour le coup. Ne serait-ce pas eux à l'initiative de la COVID ? Je m'égare, trop de télé tue l'esprit. Oui, vais-je refaire l'erreur pour la énième fois ? N'était-ce pas PAOLO COELHO qui disait "Une erreur répétée plusieurs fois est une décision" ?
À bon entendeur SALUT messieurs du gouvernement.

Sonia Hammiche,
guerrière-griote
Paris, 29 03 2020

Insupportable injonction

Confinée, je suis confinée, enfermée, séquestrée, je ne peux pas sortir.

On m'a dit :

- "Non, toi, tu ne sors pas. Tu restes chez toi."

Mais pourquoi tout le monde peut s'aérer sauf moi ? Aller et venir au gré du vent. Et ce pigeon qui me nargue sur le bord de ma fenêtre.

- Qu'ai je donc fait ?

Moi, j'aimerais flâner, prendre l'air.

Je suis sortie du métro un jour et on m'a dit :

"Tu rentres chez toi et tu n'en bouges plus...". Je ne sais plus quand est-ce que c'était.

Voilà c'est tout, pas plus d'explication.

Et depuis ils sont là, devant ma porte et m'empêchent de me promener.

La maison est cernée.

Il doit y avoir une erreur, je ne comprends pas.

C'est un moment flottant, comme un entre 2 mondes.

Le monde réel, et... et ça !

Un changement de dimension, une interruption du réel.

Une modification de mon état de conscience.

Mais que se passe-t-il ?

Vont-ils venir me chercher ?

Je crie, je me débats, je hurle mais aucun son ne sort de ma bouche... rien.

Personne pour m'entendre, m'écouter.

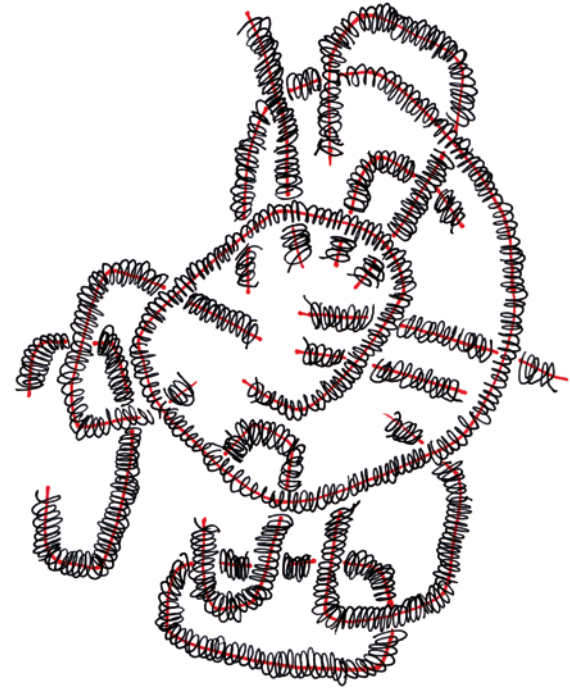
Ils doivent être cleptomane, voler ainsi la vie des gens... mais ça n'a pas de sens.

Pourquoi ? Pour qui ces gens travaillent-ils ? Ils doivent s'être trompés, m'avoir confondue...

Je pourrais leur expliquer si seulement... mais...

Non, ne faites pas cela... Non, c'est une erreur...

Pour cela il faudrait que j'arrive à leur communiquer, oui, à leur communiquer, je ne sais pas, un nom, ou quelque chose.



Sonia Hammiche,
suite

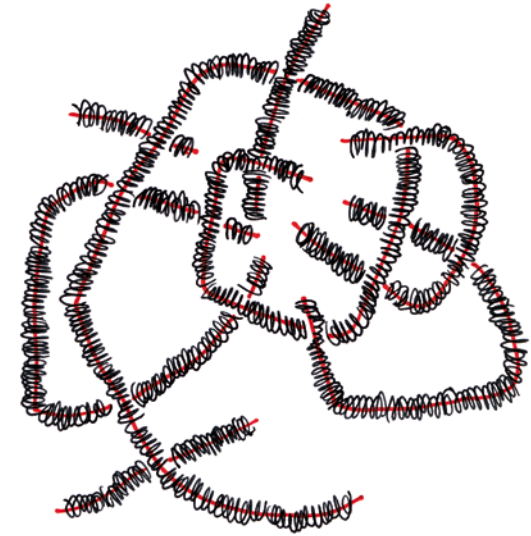
Ils m'ont tout pris ce jour là sans que je comprenne, sans rien voir venir
et pffft... tout a disparu.
Quelqu'un d'autre, ils m'ont forcément pris pour quelqu'un d'autre.
Faire barrage, les empêcher, les stopper, refuser qu'ils aillent plus loin.
Ils ne peuvent pas, non, je ne les laisserais pas faire.
Ils veulent m'obliger à avaler cela ? Mais non, je ne veux pas, ils ne peuvent
pas me forcer à ouvrir la bouche et à avaler ces comprimés.
Et puis je ne suis pas malade !
Ils viennent me chercher pour m'enfermer dans une autre pièce,
plus grande, à la lumière blanche, crue, aux murs blancs et capitonnés.



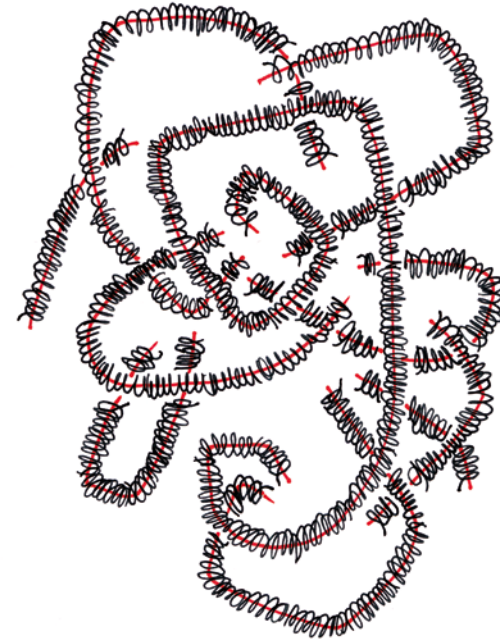
Danielle Loisel,
peintre
Paris, 9 05 2020

Parmi les dessins proposés par Nadya, j'en ai choisi 3, les 14, 20 et 39.
J'aime les dessins de Nadya, essentiels, minimalistes, affirmés, comme j'aime ceux de Chillida.
J'ai choisi les plus ouverts, car, en cette période de confinement, ils me correspondent.
Au début du confinement, je ne me sentais pas pénalisée, habituée à la solitude de l'atelier, je m'estimais même chanceuse !
Je disposais d'une réserve de papier et d'encre de Chine, je me suis lancée à corps perdu à la réalisation de trois projets de livres d'artiste en cours, dont je venais de recevoir les poèmes.
En même temps, de Budapest, Istvan, qui, avec son humour caractérisé, m'envoyait des selfies en Maharadjah, en cosmonaute ou en plongeur sous-marin, conjurant l'éloignement. Ces mails me faisaient beaucoup rire (de peur d'en pleurer !).
De mon côté je m'habillais avec des vêtements très colorés que je changeais tous les jours pour exorciser la tristesse.

Ensuite mon activité s'est cantonnée à terminer divers chantiers abandonnés, ainsi que des tris de vieux dessins.
Souvent je me délassais en visualisant des vidéos de peintres ou en écoutant de la musique.
Je téléphonais à mes proches pour avoir des nouvelles.
Pendant ce temps, tous les soirs, la tv délivrait des infos sur le nombre de morts et d'hospitalisés en réanimation en France et dans le monde.
Le monde allait mal.
Je me rendais compte que la fuite dans le travail avait refoulé la gravité de la situation.
Moi qui sortais, masquée, (bien que cela était soi-disant inutile, j'en savais le bien-fondé) tous les 4 jours faire les courses, le manque d'exercice se faisait sentir, mais plus encore, l'atelier.
Paradoxe de ce confinement, le mot de Romain Rolland ou Gramsci me revenait,
"Avoir le pessimisme de la raison et l'optimisme de la volonté."



Dominique Zarini,
chargée d'études des collections - Musées de Cholet
Cholet, 8 05 2020



Enfermée ou libérée ?

Embarbelée dans ma propre vie par des milliers de particules, c'est ridicule. En colère, je me suis enroulée sur moi-même en sifflant. Pas de mouvement, pas de bruit, pas d'amis, suis-je en vie ?

Je demeure ou je me meure ? Je n'ai que mes yeux mais pour voir quoi à part des bouts de moi dans le miroir cassé,... ou l'intérieur de soi.

Une porte s'ouvre et derrière tout un univers, tantôt calme et serein tantôt agité et confus. Je regarde ou j'interviens ? Juste laisser passer le flot, le contempler sans bouger, sans le figer puis revenir en refermant doucement la porte... Alors, le barbelé s'est envolé avec la colère et la journée est gagnée.

Yannick Vallet,
artiste
Clamart, 6 05 2020

Pour l'éternité

Supporter l'horreur.
Porter la tristesse.
Des jours bien trop gris.
Sans cesse revenus.

Envies de vomir.
Cette couronne d'épines.
Avant qu'elle ne s'enkyste.
Dans ce mot infect.

Impossible de l'éloigner.
Toujours ici ou là.
Sans qu'on sache où.
Sans qu'on sache quand.
Invisible.
Trop invisible.
Et trop présent.
Tellement laid.
Tellement hideux.

Détruire ce qui reste.
Ne plus écouter.
Ne plus voir.
Ne plus vouloir voir.

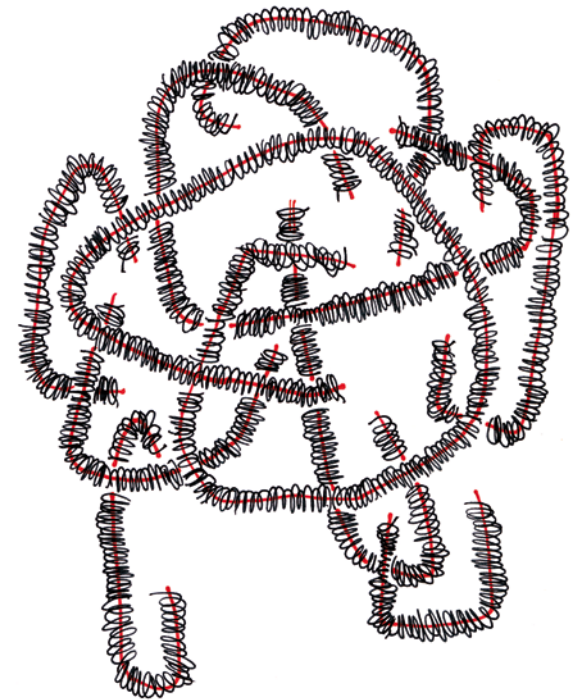
Le noir.
Le néant.
La nuit.
Le rien.

Garder confiance.
En qui ?
Pourquoi ?
Impossible ?
Pourquoi impossible ?
Reconstruire.
Impossible.
Espérance.
Impossible espérance ?

Et puis repartir.
Seul.
Face à tout.
Bien seul.
Retrouver la force.
L'épaisseur.
La vie.
L'autre.
L'autre moi-même.

Pour longtemps.
Longtemps.
Et encore longtemps.
Très longtemps.

Retrouver la beauté.
Pour l'éternité...



Do Delaunay,
 artiste peintre & plasticien
 Saint-Denis, 4 05 2020

LE BRIS DU LABYRINTHE

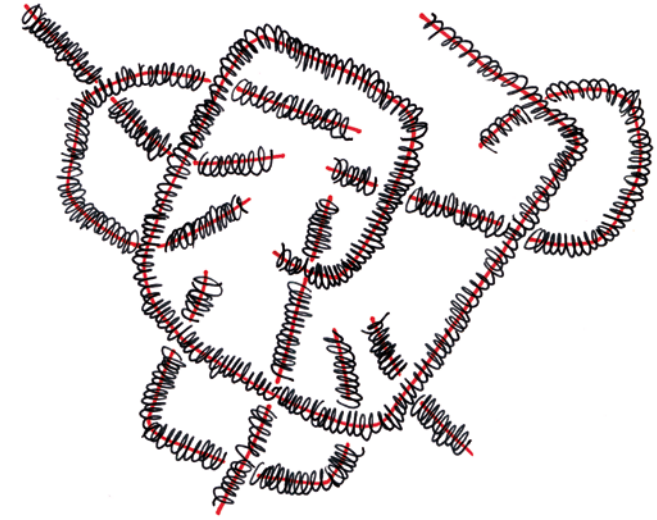
La Terre tournait autour du Soleil comme le cercle autour d'un carré. Entre les deux le triangle des vulves abondait de ses flux la faconde féconde du monde. Chacun en sortait avec toute la connaissance du Tout qui s'évaporait au premier souffle de la conscience. Chacun portait trace du doigt de son ange aux pulpes de ses lèvres. Il fallait apprendre de nouveau le labyrinthe du monde, ce carrefour des deux spirales qui respiraient la vie, l'inspiraient de l'élan et l'expiraient de repos. Puisque tel était le secret du dédale, le mystère du Minotaure. La quadrature était circulaire, les deux spires s'accouplaient pour dessiner les méandres du cerveau Univers et les pétales des fleurs et des saisons.

Le Minotaure dormait paisiblement au cœur des inconscients et le veau doux de ses enfants réglait la marche des ombres et l'arche des nombres, l'ouïe du Soleil et le joui de la Lune. La quiétude régnait aux frontons des palais et les langues de chair peuplaient les faces des jardins et les couloirs des citadelles.

Soudain il y eut un tremblement de terre et les voix se turent, on vit même des voitures se terrer dans les artères sans sang peuplées de silence. Le veau d'or avait tué le veau doux et l'avidité du Tout avait fait le plein des sens, tellement plein que les cinq doigts des sens avaient perdu toute direction. Le bris du labyrinthe couvrit le bruit des ondes, le cri de la lumière n'émit qu'un minuscule tapis de particules. Les fils d'Icare avaient perdu le fil d'Ariane.

Il restait à demander à ses filles de reprendre le fuseau de leur fusée, faire tourner la roue du temps des rouets, retisser les confins de l'espace, sans faute pour éviter l'escape, tendre les broderies des cercles tendus de tendresse et mettre la puissance du féminin au carré de l'hypoténuse du futur.

Le prix à payer pour le bris du labyrinthe sacré.

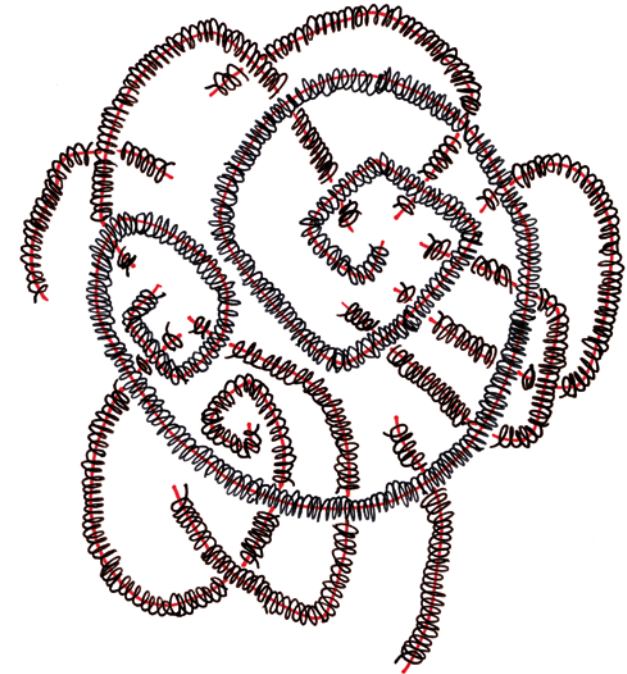


Edith Goudier-Strauss,
coach-professeur
Paris-Montmartre, 9 05 2020

Colère !!
Tous ces jours où la colère me tient debout.
Colère de me sentir infantilisée.
Colère de l'impuissance devant tant de mensonges, d'inconséquences.
Et plus que tout, colère de l'acceptation.
Il faut prendre soin de soi !! Quelle injonction paradoxale ! L'état me demande de prendre soin de moi et des autres (!!)
Comme si je n'y avais jamais songé. Pauvre de moi.
Voilà les nouvelles chaînes, comme cette boule de chaînes, d'anneaux enroulés, ensanglantés.
Comme la boule de colère dans mon ventre.
Ce dessin, ces anneaux sont MA colère. Mais ils sont aussi ma liberté car en de nombreux points, ils sont seuls, libres et aspirent à se tirer... se tirer... le rêve... mais où ?
Pourtant, il faudra bien un jour se calmer, calmer cette colère destructrice.
Être zen au milieu de ce gâchis. Comment faire ? Rester optimiste envers et contre tout ? Quelle ironie !
Rêver d'un monde meilleur, d'un nouveau monde ? Que faire ?
Se renouveler ? S'élever ?
Se libérer des chaînes, peut-être en ne vivant que le présent.
Mais comment imaginer ne plus faire de projets, ne plus construire...
N'être que là, ici, en ce moment même et puis... plus rien..?
N'être plus rien qu'un corps ? Ne plus penser ?
C'est cela qu'ils veulent, un corps qui aurait peur d'être réduit à rien ?
Non, je ne serai pas ce rien, je ne me soumettrai pas à l'absurde !



Paella,
peintre
Paris, 2020



Prenons un furet trichotillomane. Au préalable trempons lui la queue dans une fiole de mercurochrome. Soumettons-le ensuite à un pédiluve d'encre de Chine menant le petit mammifère sur une feuille de papier torchon immaculée. Après quelques secondes de piétinements nous voyons se dessiner un entrelac graphique au rythme binaire : lignes souples rouges et griffouillis nerveux noirs.

Répétons l'expérience avec un lézard agoraphobe.

Que constatons-nous ?...

Et si on arrêta là l'irresponsable aberration en obligeant dorénavant le genre humain à assumer ses élucubrations et à satisfaire par lui-même ses propres besoins ou désirs ?

Voilà, c'est fait.

Philippe Laurent,
chauffeur-livreur
Boulogne, 1 05 2020

On apportait des oranges aux prisonniers, aujourd'hui la super connexion du même fruit nous confine, mais sans l'ennui. Mais l'ennui me manque, car il n'existe plus.

On aura surfé sur les vagues internettes, coagulés par Rhésus, nous isolant des autres différents.

Comment ne pas s'inquiéter de nous après le confinement ? Cela fera quoi après ?

Le P.I.B s'est cassé la gueule, bonne nouvelle écologique ! Les avions ne volent plus, les oiseaux rigolent et le ciel est devenu une page blanche, à nous d'écrire dessus des mots bleus, quelque chose de vrai pour toujours, pour tous.

Sinon le Titanic ira au fond, comme sur Netflix.

Cette période me semble une pause capitale, une sorte de montée de fièvre. Une chance à saisir, avant la fin ou le début d'un "autrement" je ne crains pas le virus, mais l'après virus.

Va-t-on bourrer de charbons les chaudières du bateau pour rattraper l'argent perdu ?

Le commandant s'appelle CAC 40 et les passagers bronzent sur le pont, car il fait si chaud en ce moment...

Ils sont perfusés, têtes baissées, cous tordus, comme des pantins sans fils. D'autres jettent des glaçons dans leur verre de whisky et spéculent joyeusement sur le choc pétrolier... Ils se trompent de choc. C'est vrai que le capitaine a un mauvais rhume et il s'en sortira aussi mal que nous, heureusement.

Je crains que le virus ne nous fasse prendre conscience que notre mode de vie ne peut plus être le même, qu'il devra être différent, raisonné ou ça sera rideau. Plus de peur que de morts, on s'en remettra, mais il faut virer le capitaine, stopper les machines et se demander à quelle vitesse on veut y aller là-bas, vers le soleil couchant.

Doucement sûrement, voir lentement mais joyeusement car la vie est une croisière qui s'amuse...

Et si ce n'est pas clair, c'est normal, les artistes ne nous donnent pas de réponses, juste des questions, pour nous perdre et nous retrouver.



Ci-joint le plan d'évacuation du bateau, Dessin 44

Bennett Lieberman,
 writer - conceptual artist
 New York, USA - 3 05 2020

what to risk?
 worth what risk?
 — all in sound.

every sound
 an incident
 an incident
 just outside
 our range...

There's darkness,
 in these particles
 of light, and light
 in these particles
 of dark.

enough time to
 feel the space
 between each
 breath — stillness
 and space.

thought like a
 bridge, tethered
 to silence,
 over silence.

or thought,
 like an
 algorithm,
 a trap, a
 Möbius
 strip.

but then
 from closer,
 it's in stubborn
 blocks.

or on
 better days,
 a liquid,
 or current,
 finding
 its way.

thought, as mad
 algorithm
 chewing
 words and
 sense,
 obscuring
 experience.

or thought with
 the sun back
 at our back,

thought as
 liquid or
 ether or
 current,

experience —
 ideas in things
 and their moves,
 lines, drawings.





que risquer ?
ça vaut quel risque ?
— tout en son.

Chaque son
un incident
un incident
juste à l'extérieur
de notre gamme...

Il y a des ténèbres,
dans ces particules
de lumière et de la lumière
dans ces particules
d'obscurité.

Assez de temps pour
sentir l'espace
entre chaque
souffle - immobilité
et espace.

la pensée comme un
pont, attaché
au silence,
par dessus le silence.

ou la pensée,
comme un
algorithme,
un piège, un
ruban
de Möbius.

mais alors
mais de plus près,
ce sont des blocs
têtus.

ou sur
des meilleurs jours,
un liquide,
ou courant,
qui découvre
son chemin.

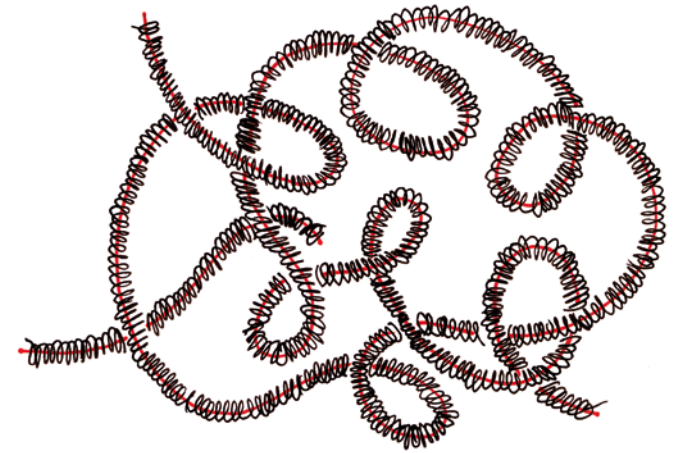
la pensée comme algorithme
folle
mâchant les
mots et
le sens,
obscurcissant
l'expérience.

ou pensée avec
le soleil de nouveau
à notre dos,

la pensée comme
liquide ou
éther ou
courant,

expérience -
idées dans les choses
et leurs mouvements,
lignes, dessins.

Véronique Lechien,
chargée de formation continue
Rambouillet, 9 05 2020



Le monde se ferme
Les fenêtres s'ouvrent
Le pire n'est pas certain
Le meilleur est à venir

Je m'enferme
Et m'ouvre au rêve
Dans ma bulle
Je fais sens

Respirer le temps
Expirer l'avant
Reprendre souffle
Aspirer

Saturation
Rupture
Demain me déployer
Autrement

Lyna Ségalen,
étudiante
Boulogne, 8 05 2020

Nous avons été soumis à l'isolement. Nous avons été mis face au néant, or rien au monde n'accable plus l'âme humaine. Créant un vide autour des êtres et exerçant une pression subtile, rien d'inconfortable bien entendu, mais sensible.

Deux mois c'est vite dit, vite prononcé et vite écrit. Mais en contraste avec nos vies passées constamment emmêlées dans cette course au temps, on apprend à vraiment entendre les secondes qui s'écoulent.

Tendre toute la force de sa pensée pour voyager dans ses rêves, et se réveiller en face de soi et des ricochets de ses pensées ne sont pas légers. Sentir murir des pensées négatives et ne pouvoir les combattre que par la force de l'esprit avec d'infimes distractions disponibles.

Il est difficile de ne pas avoir l'impression que notre vie s'écoule hors du temps et de l'espace. Notre routine interminable et ce vide difficile à remplir faute d'inspiration ou de volonté nous matent corps et âme.

Il est vrai que nous avons su échapper souverainement à la tyrannie du hasard jusqu'ici.

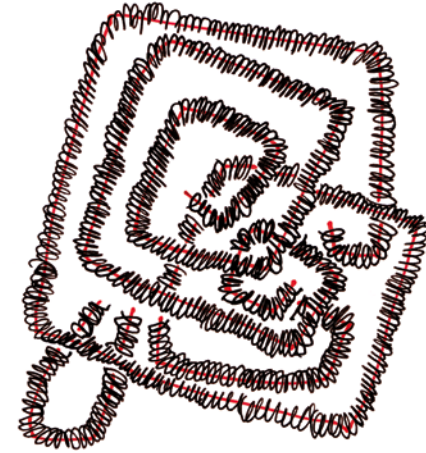
La Terre incarne sans doute le désir timide de l'infini régénérescence. Nous l'étouffons comme un désir refoulé que l'on veut museler.

Chaque petite faille fissure égratignure de notre construction sociale est mise en lumière.

Cette crise commune reflète notre friabilité et la nature reprend son immunité. En s'attaquant à nos poumons, ce virus nous soumet un nouveau souffle, le dernier soupir d'une société asphyxiée.

Espérons que la pression sera suffisante pour dénouer les pensées et inciser les lèvres pour crier à la reconstruction durable de la société.

Espérons qu'on ne considérera pas ça comme une humiliation personnelle. Nous les hommes si pleins de nous-même, étouffant de notre opulence avide.



Lyna Segalen

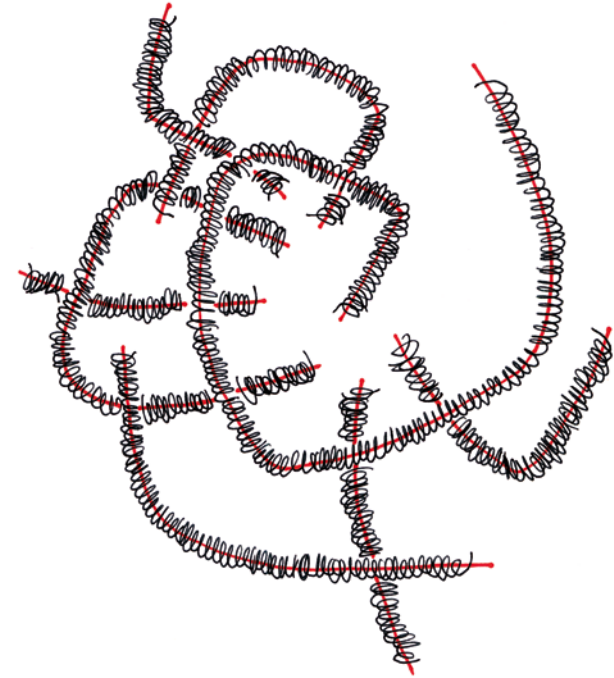
suite

Perdre sans en tirer de leçon ne rime à rien. Essayons de faire que notre arrogance ne dévore pas les souvenirs de ceux qui ont expiré leur dernier souffle.

Finalement, ce confinement a permis à certain.e.s de développer un apprentissage d'eux-mêmes, et parfois une frénésie créative, cette arme contre cette étouffante monotonie perçant l'angoisse du silence.

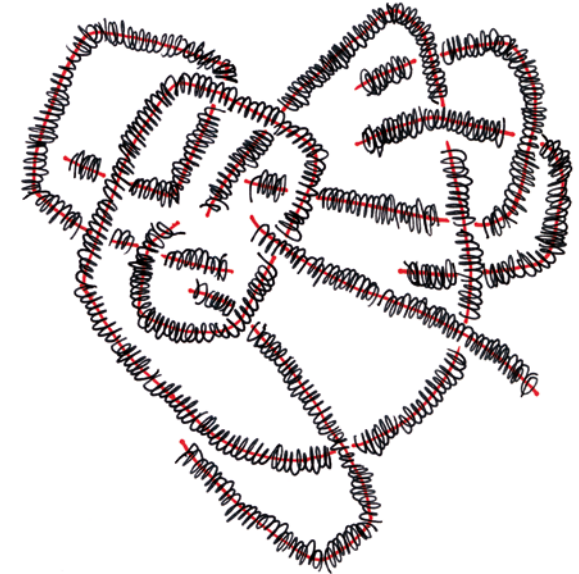


Mariannick Bellot,
autrice
Palaiseau, 11 05 2020



L'odeur du lilas
Le parfum de la glycine
Les roses déchainées
Les branches lourdes des figuiers
La joie des garçons d'éviter le collège
Chaque jour un jour de gagné
Course dans l'escalier, combat au sabre, hurlements dans le jardinet,
Lecture peau contre peau sur le canapé
Le calme lunaire des rues
Jeter le verre dans le container
Fragment flottant au dessus de la catastrophe
Flottement, flottaison
Les jardins derrière les grilles
Promenade de minuit
Les parents vont bien
Les grands-parents vont bien
Les amis ont guéri
Le monde se désintègre

Sarah Singh,
artist filmmaker / artiste cinéaste
New York, USA - 12 05 2020



Seagulls on sixth avenue i keep looking back
(voracious and plaintive
— lost at 2AM.)

Les mouettes sur la sixième avenue Je continue à regarder en arrière
(voraces et plaintives
— perdue à 2h du matin).

Sabine Boudou-Ourliac,
commissaire d'exposition
Cordes-sur-Ciel, 13 05 2020

Complainte de l'attente

Stupeur et sidération... Terminé les rires d'enfants à la sortie des écoles, le plaisir d'aller au marché, de visiter ses proches ou de sortir au restaurant, au cinéma, au théâtre. Nos vies suspendues à une feuille de papier, sur laquelle il faudrait désormais cocher la bonne case pour justifier nos déplacements... Relents d'organisation militaire pour mener la guerre contre un ennemi sournois.

Stupeur face à la réponse archaïque d'un monde moderne qui n'avait pas vu venir le choc... Sujet en boucle sur les ondes... Angoisse exponentielle de mes enfants qui me crient qu'il faut rester chez nous et qu'ils ont peur de mourir. Je suis abasourdie et je n'ai pas assez de mots pour expliquer...

Sidération face à la rapidité de l'impact et les moyens dérisoires pour lutter. Alors Camus, Giono, Thilliez... me revinrent en mémoire. Le cauchemar devenait réalité, nous devions faire face à notre finitude collective à cause d'un corona d'origine animale... Je prenais à nouveau conscience de notre vulnérabilité et de l'étrange revers de la situation : la nature que nous malmenions depuis trop longtemps se rebellait et nous renvoyait la balle... Après plusieurs alertes cycloniques, la vague, le tsunami, était là et menaçait de nous submerger.

Puis, vint la colère face à notre impuissance. Colère froide face aux comportements des humains qui se ruaient sur les rayons de pâtes et de papier toilette.

Ensuite, il fallut faire face aux bien-pensants et aux injonctions pour nous occuper, nous enseigner, nous former, nous "bourrer le crâne", nous les, désormais, "confinés", à l'aide d'un arsenal de programmes virtuels, d'écrans, de webinaires...

Comme d'autres, je fus tentée d'y succomber avec frénésie pour compenser une certaine "inactivité" et surtout pour combler le vide, laissé par la déprogrammation de tout un quotidien. Au bout de quelques jours,



je me rendis compte que mes efforts étaient vains et que mon cerveau ne parviendrait pas à tout gérer : enfants, continuité scolaire, télétravail, intendance familiale... j'avais l'impression d'être au bord de l'implosion...

Et puis, subitement, au bout de la deuxième quinzaine de confinement, je décidais de lâcher-prise et de prendre ce temps qui nous était offert, non pas comme des vacances, mais plutôt comme une parenthèse propice à l'introspection.

Le soleil impertinent était là... Il invitait à la contemplation de la nature qui, au terme d'un hiver clément, se réveillait. C'était le grand paradoxe : face aux jours sombres que nous traversons, voici qu'Hélios se faisait chaque jour plus rayonnant. À la faveur de la fermeture des aéroports, plus aucun avion ne volait dans le ciel et, dans ce silence, le chant délicieux des oiseaux se faisait toujours plus joyeux. Je retrouvais mes lectures et mon jardin.

Tandis qu'on nous abreuvait de culture, curieusement, je ne ressentais le besoin de rien. J'abandonnais alors toute propension et laissais libre cours à mon imagination vagabonde. Je captai l'instant présent par l'objectif de ma rétine et de mon NIKON pour me faire une carapace contre la morosité ambiante.

Puis vinrent les premières sorties. Je croisais, interloquée, des visages connus réduits à un simple regard. Apeurés, dissimulés, enfermés derrière des masques qui formaient un deuxième appendice au-dessus de leur nez, de leur bouche... bouche réduite à un borborygme verbal tant il fallait forcer la voix pour se faire entendre. Je me représentais ce masque comme un carcan, nous privant d'air et verrouillant notre expression verbale autant qu'il nous protégeait du virus.

Une image m'est alors venue ; d'abord celle du masque-muselière d'Anthony Hopkins jouant Hannibal Lecter, le psychopathe, dans Le silence des agneaux. Puis celle du personnage masqué de Tom Cruise dans une scène orgiaque du film de Stanley Kubrick, Eyes Wide Shut. Je pensais au Jour d'après. Y aurait-il un monde meilleur où nous aurions

les yeux non pas à moitié fermés mais grands ouverts et où nous choisirions d'être acteurs pour agir contre les racines de ces maux...

Le nouvel ordre était la longue file d'attente silencieuse comme si le confinement avait privé les gens de la parole et les avait transformés en de dociles automates.

Je réalisais, peut-être naïvement, que nous avions peut-être perdu l'essentiel. Malgré la modernité de nos équipements, nos visioconférences, notre ultra-consommation culturelle, les applaudissements du 20h, tout ceci restait cruellement virtuel, sec et mécanique. L'homo erectus n'était pas fait pour vivre isolé, privé de sa liberté de bouger. Il avait besoin de chaleur humaine, celle qui nous permettait de tisser des liens durables et de rester debout, vivants, humains...

Dimanche 10 mai 2020, 23h38...

Dans quelques minutes, nous allons retrouver cette liberté et pourtant le spleen m'habite à l'idée de rompre avec ce nouvel équilibre. Je sais pourtant que les humains ont une grande capacité d'adaptation au changement et que les ruptures, subies ou volontaires, sont aussi nécessaires pour avancer, créer, inventer des mondes nouveaux.

Au milieu des gens désespérés par l'époque, je me sens privilégiée. Le confinement m'a permis de trouver la Liberté.

J'accepte d'exister et d'être heureuse dans ce malheur collectif.

J'espère que le monde de demain sera autre.

Je souhaite qu'il soit plus juste et que nos vies soient plus douces.

J'attends...

Probir Gupta,
 painter - multimedia artist / peintre - artiste multimédia
 New Delhi, Inde - 2 05 2020

Teeth

a hanging saw
 with an army of teeth
 a spring of blaring dental grinding

pschoacouystics
 a notorious lamp
 in melancholic theatrics
 instantly sharp
 assorted canine
 was once a promised god

an evolving mountain
 of speeches
 in carnivorous appetite
 teeth owns army
 teeth owns judiciary
 teeth owns media

claustrophobia
 in adjectives of teeth
 our hands and feet are dirty
 throttled behind this tale

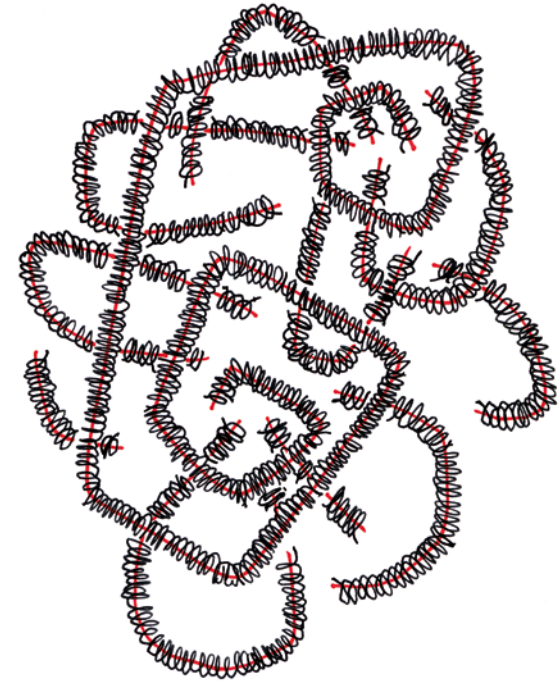
Les dents

une scie suspendue
 armée de dents
 un ressort de grincements dentaires
 assourdissants

la psychoacoustique
 une lampe ignoble
 dans un drame mélancolique
 instantanément tranchant
 un assortissement de canine
 était autrefois le dieu promis

une montagne
 de discours en évolution
 avec un appétit de carnivore
 la dent détient l'armée
 la dent détient le pouvoir judiciaire
 la dent détient les médias

claustrophobie
 dans les adjectifs de dents
 nos mains et nos pieds sont sales
 étranglés derrière ce conte



Magali Berdager,
plasticienne
Paris, 12 05 2020

Dessin qui tourne
Perspective à double enroulement

Blanc, silence de l'espace autour
Rupture de rythme, de temps,
Eloignement,
Séparation
Pensées en boucles
Frénésie du téléphone
Liens précieux
Chacun réfugié dans son nid
- Humeurs chahutées -
Ailleurs les corps s'agitent
Soignent, cherchent
Baignent dans la maladie, la mort
Le manque de matériel
Œuvrent tous ensemble
Quels sont leurs abris ?
Où sont leurs refuges ?

Dessin aux lignes interrompues,
Accidentées, griffées
Insecte maladroit
- Marcher sans flâner -
Au quotidien
Comptabilité morbide
De nouveaux mots s'invitent
Dans leur répétition
Litanies sans fin

Dessin, circonvolutions
Saillies sinueuses
- Couper le son -
Amplifier le blanc
Pour plus de silence



Magali Berdagner,

suite

Particules éparpillées. Se poser
S'extraire de la confusion ambiante
Se raccommode à l'abri des bruits
Du martèlement des mots
Toujours les mêmes
Vocabulaire atrophié

Quelques jours volés
Hors du temps du dehors
Un pli de plus dans le repli

Dessin, ligne qui avance, tourne,
S'arrête, passe dessus-dessous
Mouvement à bascule

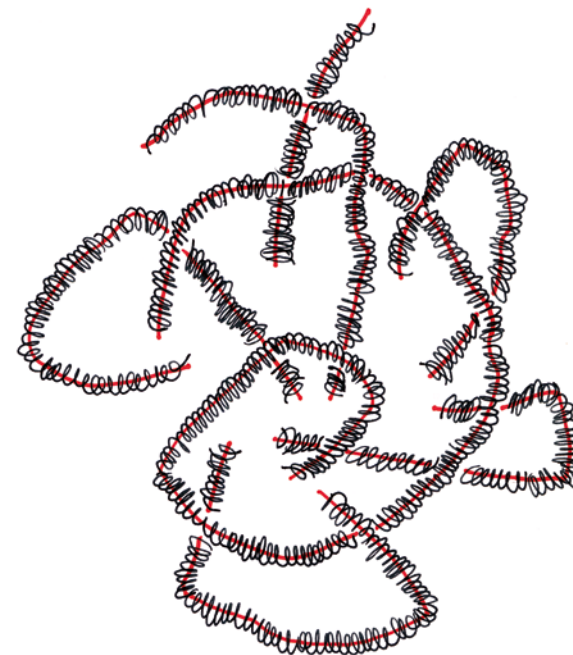
Réveiller ses sens
Taper ses pieds sur le sol
Recouvrer la légèreté de la marche
Creuser l'espace du regard, l'agrandir
- Paris ciel bleu monochrome -
Souffle d'un soir, bulle créative
À pleines mains prendre la matière
Faire apparaître sous ses doigts
Une Confinée d'argile
Espace de poésie à offrir
Tissage amical et créatif

Dessin, aux tentatives enroulées
qui cherchent un chemin

Se laisser chahuter par ce chaos
Se glisser, discrète, dans l'antre de l'atelier
Là où le corps pense.



Julie Nio,
responsable service culturel
Montigny-Le-Bretonneux, 21 04 2020



Labyrinthe émotionnel.

La confrontation avec des sentiments présents à chaque encadrement de porte, recoins de couloir. Les murs si familiers deviennent des obstacles à une fuite de soi-même. L'impossible fuite. Pas d'autre direction qu'un face à face avec ses pensées les plus moroses. La vulnérabilité est là, au centre.

Cette vulnérabilité, on l'apprivoise car elle n'est pas familière. Ou peut-être l'est-elle, il nous est juste impossible de la nier désormais.

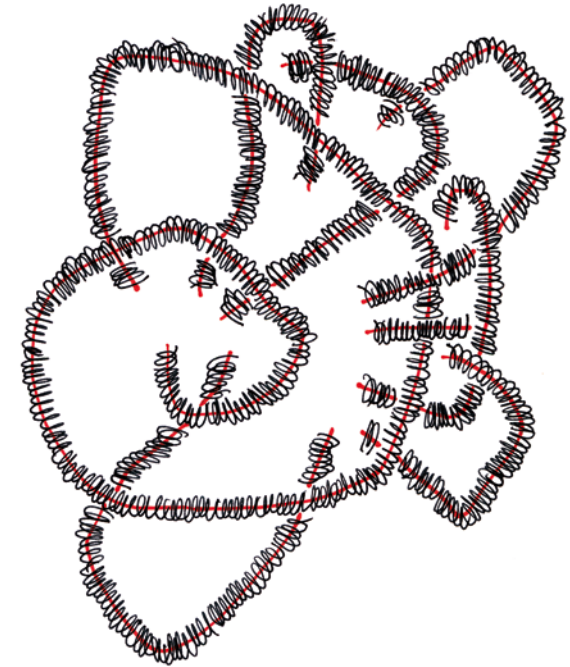
Il paraît inapproprié de faire le choix d'abaisser les barrières à un moment où on nous demande d'être forts, patients, prêts à la guerre.

Et pourtant le corps, la situation, les injonctions diverses nous ramènent sans cesse à cette condition. Vivons-nous vraiment dans un monde où la vulnérabilité est le pire des défauts ? Doit-elle seulement générer des réactions d'agacement, d'impuissance, de colère contre soi ?

Les jugements sont oppressants. On est accompagnés par un flot d'émotions si intense qu'on ne ressent pas la solitude.

On suffoque sans virus.

Chimène Caputi,
conceptrice pédagogique
Paris, 11 05 2020



Pour ces roses des sables dessinées, l'envie est née, de les protéger,
de les encadrer d'un fil imaginaire enroulé autour de quatre piliers,
quatre mots clés :

Santé,
Arts,
Solidarité,
Espoir.

Tels ont été les mots auxquels je me suis accrochée durant
cette période confinée...

Jean-Luc Dardaine,
permanent militant des MJC
Lognes, 10 05 2020



Au centre, Moi.
Moi Je, mais quel intérêt !?
Même si le confinement nous a invité.e.s à nous poser la question,
Assez vite, celles du monde présent et celui d'après ont envahi nos
pensées.
De quels liens avec notre environnement social, naturel, culturel, ...?
Du centre, sept départs, dans des directions diverses,
Des tracés qui se croisent, et s'entrecroisent
Des chemins qui vont vers des horizons,
Une toile se tisse tel un rhizome
Avec la confiance
Des rencontres se feront
Dans des Mouvements Joyeux et Créatifs.
Dans toute sa puissance,
La Vie reprendra.

Maïka,
artiste visuel
Duris, 12 05 2020

Il y a une issue

Il y a une issue.

Une.

S'arrêter pour
mettre en cause.

Tout.

Vos conditionnements

Vos traditions

Vos habitudes

Vos routines

Vos goûts

Vos réticences

Vos ambitions

Vos objectifs

Votre façon de vivre

Chaque geste

Chaque information

Chaque évidence

Chaque pensée

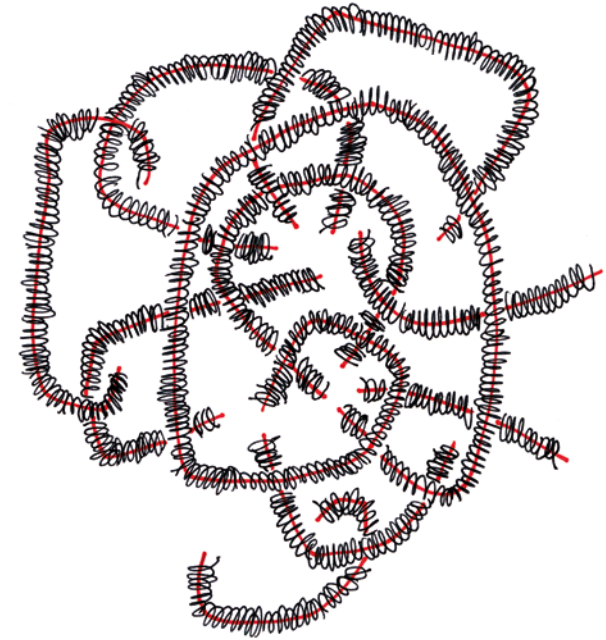
Chaque soi-disant pensée.

Désapprendre.



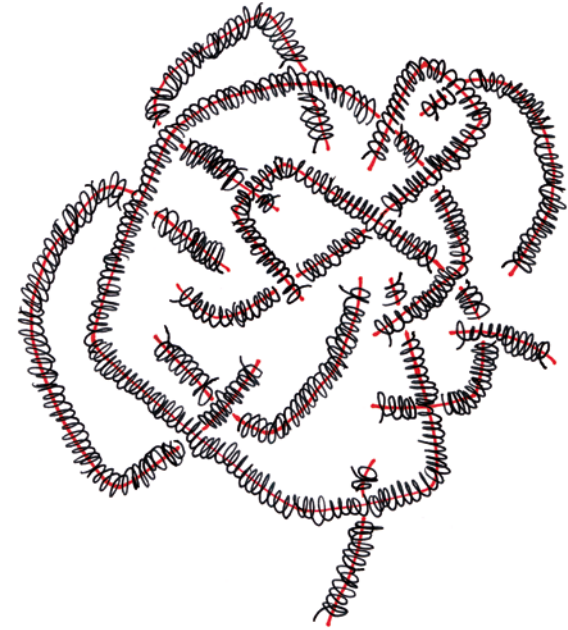
Socheata Aing,
artiste
Toulouse, 11 05 2020

Il y a eu le chaos et l'incertitude, puis soudain le silence.
Chacun.e d'entre nous était confiné.e chez soi. À l'extérieur, les rues habituellement bruyantes et bondées ont laissé place au silence et au vide. C'était à la maison qu'on s'occupait, qu'on s'activait et qu'on s'agitait dans cet espace restreint et étroit, à faire les cent pas.
La maison n'était plus un dortoir, ce n'était plus métro-boulot-dodo, mais p'tit dej'-repas du midi-repas du soir, ponctués par les rituels du confinement.
Confiné.e.s et isolé.e.s, des chiffres nous parvenaient : 753, 1500, 2300, 7000... Des chiffres si grands qu'on ne pouvait en mesurer leur réelle portée ; sensation d'être en décalage.
On m'imposait d'être confinée et j'eus l'impression que le temps m'appartenait. Je n'avais plus à courir dans tous les sens, plus exactement je n'avais plus le droit de courir.
Avec l'usure je compris que ce rythme m'était contraint, que j'étais cernée entre ces quatre murs et que cela ne pourrait pas durer éternellement.
J'eus de la chance de ne pas être seule.
Pour mon compagnon et moi, qui vivions dans deux villes différentes, ce confinement fut le prétexte inattendu et attendu de vivre ensemble. Jusqu'alors chacun vivait dans la vie de l'autre, mais sans la partager.
En état d'urgence, en alerte, tout s'est arrêté et ce qui nous est apparu nécessaire fut d'être ensemble. Tout ce qui nous retenait, travail, engagement, études, habitudes, avait cessé et nous pouvions enfin choisir, et vivre.



Francis Leonesi,
artiste polyvalent
Bagnolet, 25 05 2020

PEINARD
J'ÉCRIS
JE CUISINE
JE M'AMUSIQUE
TRANQUILLE COMME BAPTISTE
PATIENT COMME SERGE
MON VELOURS C'EST DU LOURD
LA PAIX ROYALE
JE ME FOUS DU CHANGEMENT
QUI N'ARRIVERA PAS
ÇA ME RAPPELLE L'ITALIE
AU FIN FOND DU PAYS
PIN-PON LES POMPIERS
AU FEU LES SOUCIS
SANS LES COUSINS
ÇA, C'EST MOINS BIEN
MAIS JE SUIS BIEN
PEINARD
TOUT EST CALME
BONNES GENS, DORMEZ !
BONNES GENS, RÊVEZ !
BONNES GENS, SOYEZ !
AU GUÉ, FILE TA CAUSE
UN FIL ME RELIE
À LA VIE
3 POINT ZÉRO
PEINARD



Rieko Koga
artist / artiste
Tokyo, Japon - 29 05 2020

恐怖はどこから来るのですか？
不安はなぜ生まれるのですか？

真実は何？

教えてください。
なぜ此処に来たのですか？
何処に隠れているのですか？

私はあなたと戦いたくない。
ただ、手を繋ぎたいだけです。



D'où vient la peur ?
Pourquoi l'angoisse naît-elle ?

Qu'est ce que la vérité ?

Dis-moi,
Pourquoi es-tu venu ?
Où te caches-tu ?

Je ne veux pas me battre contre toi,
Je voudrais juste te tenir la main.

Martine Goussard,
chirurgien-dentiste
Boulogne-Billancourt, 28 05 2020

Les masques

C'est la guerre a dit Macron !

L'ennemi invisible se trouve dans une contrée lointaine. Mais il progresse vite. Peu importe, il ne passera pas nos frontières. Tel le nuage de Tchernobyl, il s'arrêtera aux portes de la France. Nous ferons barrage, fort de notre médecine moderne. Car l'ennemi est vite identifié : c'est un virus qui se transmet en premier lieu par l'air expiré par l'humain contaminé et qui voyage avec un acolyte très dangereux et incontrôlable, qui frappe au hasard celui qui approche le virus d'un peu trop près : La Grande Faucheuse.

Dès lors la ligne directrice paraît simple. C'est une question de bon sens. Pas besoin d'être Einstein pour le comprendre. Puisque la contamination est aéroportée, il faut faire barrière par le port du masque. Ce n'est pas une nouveauté. Dans mon métier de chirurgien-dentiste, j'applique les gestes barrière tous les jours et depuis longtemps. Port du masque chirurgical, lunettes, gants, blouse, désinfection entre chaque patient, stérilisation du matériel. On le faisait tous les jours et pourtant cette fois-ci, on nous a interdit de travailler. Trop dangereux ont-ils dit ! Il faut des masques FFP2.

Problème : il n'y en a pas. Il faut s'arrêter tout de suite, immédiatement. C'est un ordre !

Je résiste. Je ne peux pas laisser mes patients au milieu du gué comme ça avec un soin non terminé sachant qu'ils ne tiendront pas le temps du confinement sans maux de dents. Je redouble de vigilance. À défaut de FFP2, je mets 2 masques chirurgicaux superposés et à défaut de visière, je mets une paire de lunettes de bricolage superposée à mes lunettes et je décontamine avec obsession. Je termine tant bien que mal mes cas urgents.

Il faut vraiment s'arrêter maintenant, assister impuissante à la gesticulation effrénée de mes collègues soignants qui s'affairent sans protection dans les hôpitaux bondés et autres lieux de soins.



INUTILE, je me sens inutile et tout d'un coup très fatiguée. Est-ce que j'ai été touchée par le virus pour être aussi fatiguée ? Envie de rien. Il fait beau dehors et même chaud mais pour moi c'est l'hiver. C'est trop moche dehors. J'entre dans une sorte de léthargie comme un ours entre dans une caverne pour hiberner.

Les médias continuent de nous abreuer d'informations qui ont finalement raison de mon inaction car l'abattement fait vite place à la colère. Comme beaucoup de personnels soignants, j'enrage de la politique qui a vidé nos hôpitaux de leur substance. C'est bien beau d'applaudir nos soignants tous les soirs mais encore eût-il fallu les écouter quand ils réclamaient à cor et à cris des moyens qu'on ne leur a jamais donné, faute d'argent soi-disant.

Sommes-nous en France ou dans un pays du tiers monde quand on voit des tutos sur internet montrant des soignants en train de fabriquer des surblouses avec des sacs poubelles ?

Et les masques soit-disant jetables au bout de 4 heures mais qu'on voit sécher sur une corde à linge parce que les soignants n'ont pas de rechange !

Et que dire des masques de plongée Décathlon qu'on utilise depuis que les Italiens ont découvert un moyen de les transformer pour aider les patients à respirer ?

Heureusement qu'à défaut de moyens on a des idées !

Je ne décolère pas. Le virus m'obsède, il envahit mon esprit et je n'arrive pas à me concentrer sur autre chose. Je passe mon confinement sur internet à chercher des équipements de protection pour la reprise dans mon cabinet dentaire. Les fournisseurs habituels sont tous en rupture de stock. Les prix flambent. Les masques chirurgicaux sont 10 fois plus chers qu'en décembre !

Et toujours pas de FFP2.

LES MASQUES : c'est le fil rouge, le nerf de la guerre que tous les pays s'arrachent, le fil d'Ariane qu'il ne faut pas lâcher dans ce dédale d'informations contradictoires qu'on nous livre. Pourquoi nous mentir, dire que les masques ne sont pas nécessaires au grand public, enrubanner la vérité dans une spirale de mensonges.

Ils ont voulu tout contrôler de "là-haut", Ils ont mis des barbelés partout, Ils ont muselé la liberté de prescription des médecins, ont confiné les gens chez eux, cassé les initiatives de bon sens de maires qui voulaient distribuer des masques dans leur commune, ont carrément brûlé des stocks de masques avant de faire marche arrière, "volé" les masques que les collectivités locales avaient réussi à se procurer avant eux, pour pallier leur incapacité d'agir rapidement.

Plutôt que d'avouer dès le départ que les masques manquaient et d'accueillir avec empressement toute proposition pour s'en procurer notamment pour les masques grand public, Ils ont affirmé que ce n'était pas nécessaire avant de faire volte-face. Cela a abouti à une perte de temps considérable et à un monumental gâchis. En médecine cette perte de temps engendre ce que l'on appelle une "perte de chance" pour le patient. En dentaire la perte de chance peut aboutir à l'extraction de la dent et le praticien peut être condamné pour cela. En médecine cela peut avoir des conséquences beaucoup plus dramatiques et aboutir carrément à la perte de la vie. Et c'est malheureusement ce qui est arrivé ! C'est pourquoi mon âme de "médecin" chirurgien-dentiste crie sa colère devant cet épouvantable GÂCHIS.

Néanmoins, cette tribune qui m'est offerte d'exprimer mon ressenti du confinement ne peut se limiter à cet énorme coup de gueule car ce serait oublier que dans toute guerre il y a certes des erreurs qui peuvent aboutir à des horreurs mais aussi, heureusement, de très belles choses et je tiens donc à mettre en avant tous ces héros du quotidien, ces anonymes au grand cœur, ces professionnels qui n'ont cessé de travailler durant le confinement, ces invisibles d'avant la crise qu'on découvre soudainement, ces "Géo Trouvetou" qui ont détourné des objets de leur utilisation

Martine Goussard,
suite

première pour en faire des objets salvateurs, ces artistes qui ont essayé d'égayer malgré les difficultés nos longues journées de confinement, ou tout simplement ceux qui ont respecté les consignes de confinement puisque les masques manquaient et qu'il n'y avait pas d'autres solutions, et bien évidemment tous les soignants qui se sont démenés comme un beau diable malgré le manque cruel de moyens.

À tous un grand MERCI !

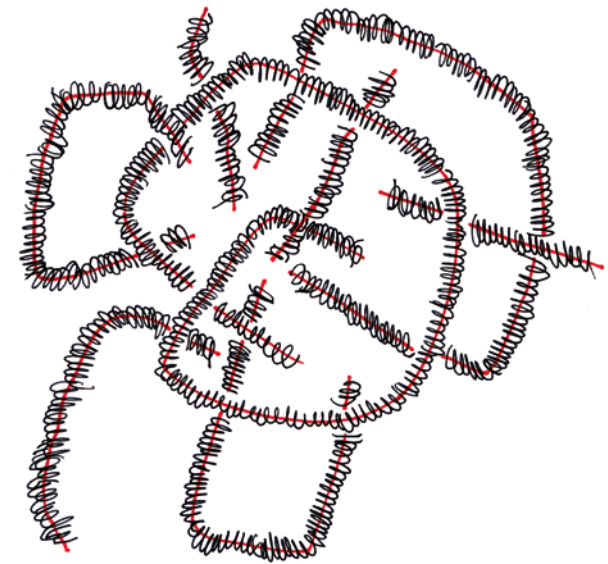
Prenez soin de vous et surtout puisque les masques sont enfin arrivés, sortez masqués en ville !

J'ai choisi le dessin n° 51

J'y vois le fil rouge des masques qui suit un tracé plus que tortueux, entouré de barbelés d'interdits et de mensonges.



Patrice Frémont,
concepteur-rédacteur - journaliste
Le Bas Rucé - Vieux-Viel, 23 04 2020



Des nœuds au cerveau

Le cerveau de l'artiste. Ses nœuds. Ceux qui l'accompagnent depuis longtemps. Depuis quand ? Longtemps ! Ceux qu'il se crée en créant. Ses nœuds de souffrance, dans son âme, dans son corps. Ses nœuds de plaisir qui se dénouent au fil de la création, et qui explosent quand son œuvre, enfin, le regarde et l'interroge, à nouveau. Nouveaux nœuds...

Le cerveau du confiné. Ses nœuds. Ceux qui lui trottent dans la tête et ceux qu'il avait confinés dans un coin de son cerveau, depuis longtemps. Ils ressortent, ils se resserrent. Ceux du temps présent cadennassé. Ceux qu'il se crée pour reprendre son souffle, noyé par les infos. Sont-ils dénoués d'être déconfinés ? Nouveaux nœuds...

... Qui tire les ficelles ?

Jean-Nicolas Joubert,
cadre sur cimaise
Paris, 10 05 2020

56 morceaux de vrilles

J'ouvre le PDF, 56 morceaux de vrilles, de fraiseuses, de vers robotiques qui s'agitent... reçus en pleine tronche, envie de fermer les yeux, immédiatement. Agressifs les bougres, pas du genre à vous aborder avec le sourire de la madone ceux-là.

Ils ne sont pas là pour séduire, pas plus que le cri de Munch, ils sont là pour hurler.

L'envie de hurler me prend aussi, je pense à l'image de l'enfant face au mur dans l'album éponyme des Pink Floyd.

Je prends, ça va être douloureux, comme la vie, c'est mon truc, j'aime la vie.

En choisir un.

C'est fait, il s'individualise, se détache de la foule, prend corps et relief, immédiatement.

Je ne vois plus les autres, je me refuse à les relier, par choix, je l'isole.

Pas d'avant, pas d'après, ce serait une autre histoire, un château des destins croisés à la Calvino.

Si j'en avais le savoir-faire, je les animerais, 24 dessins par seconde.

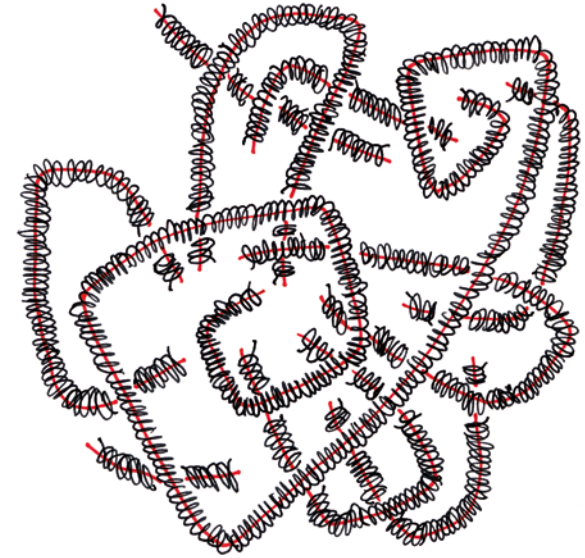
Je laisse reposer, décanter, persiller ces boyaux. Il va falloir tourner autour, trouver comment aborder, sans se heurter à ces barbelés, sans se laisser emporter dans la tourmente. Je ne suis pas prêt.

Les jours passent, je ne le regarde pas, je le digère, il me gratte, il me renvoie à mon confinement, celui qui dure depuis 50 ans, dans mon corps. Je n'aime pas ça. J'avance, je ne m'interroge pas, je ne me retourne pas, jamais, même en ces temps immobiles.

Il est là, dans mon ventre, installé comme par effraction, avec sa gueule de tumeur, de virus, de bactéries grouillant sous le microscope.

J'avais décidé de boire avant d'écrire, de me saouler, de tordre mon regard, mais j'ai pris trop de temps à me préparer à l'affronter, à le laisser germer.

Nous sommes le matin, le dernier matin, je vais donc l'attaquer à jeun, dans l'urgence. Je boirai après sa délivrance.



Ça y est, le voici l'angle, le microscope, adopter le regard d'un apprenti légiste devant sa première autopsie. C'est ça je vais l'autopsier, ce dessin 31 planche 8. Le gratter, le disséquer, chercher des signes, les poser puis les ranger, à ma manière.

Ma vue baisse, j'en profite, j'aime vieillir. Je rouvre enfin le PDF.

Je regarde l'ensemble, les 56 jours, flous, petits, en groupe, puis je sépare le 31^e des autres, le détache de la série, l'extirpe du mouvement d'ensemble, de la respiration ou de l'étouffement quotidien. Je le fige, l'épingle comme un papillon.

Je refuse et sa contraction et sa dilatation. Pour l'autopsier, il faut que cesse de battre son cœur.

Puisqu'il est mouvement, je l'arrête. Je le contrarie pour le désosser, car il a une ossature ou au moins une colonne vertébrale.

Je rehausse mes lunettes, l'agrandis, le tourne, l'éloigne, le rapproche, m'y abîme, me rétrécis, m'y engouffre. J'attends la transe, et c'est le vertige qui me prend.

Autopsie. Dessin 31.

Pas de limite, pas de cadre, pas de mur, une étendue de blanc à l'infini, un désert.

Ou bien les parois sont-elles cette blancheur, ce contour inoccupé ?

Le parcours, la distance à franchir pour parvenir jusqu'à soi, pelotonné, regroupé, foetalisé, tiraillé au centre de la page.

Serait-ce ça le mur ?

Au centre.

Il reste un centre, le dessin aurait pu être déporté, il reste centré.

Au centre, ça grouille encore, au cœur du chaos, mais vivant.

Je cherche des repères, une première marche, je fouille. J'arrache des signes, des symboles, les miens. Un sens, peut-être, on verra.

Dessin 31. Un chiffre qui est aussi une date.

Il reste des dates, une temporalité, des causes et des effets, le chaos n'a pas encore vaincu, il n'y aurait plus de numéro ni de date.

Le premier de la série est du 16 mars. Celui-ci serait donc du 15 Avril. Une date de naufrages, 1912 le Titanic. 2019 la flèche de Notre-Dame, sous mes yeux. 2020 nos paradigmes.

Le blanc c'est l'iceberg, le mur qui va nous stopper, où nous allons nous perdre ? Le Titanic, un confinement explosé dans l'infini de l'océan.

Notre-Dame, la voute céleste qui s'effondre, le feu purificateur de Shiva qui abolit le passé pour mieux renaître ?

3 couleurs.

Bleu (je dis bleu même si c'est peut-être noir, je vois bleu, c'est ma lecture, mon histoire et non plus celle de l'artiste, ou la mienne qui s'y superpose), rouge et blanc.

Le blanc mange tout, il n'a pas de forme. Il est avant la naissance du monde.

Le blanc, le désert, la solitude primordiale, le regard intérieur obligé, rien à l'extérieur pour stimuler les sens.

Le rouge et le bleu vivent, se désorganisent puis se réorganisent, mutent.

Le rouge, les artères d'un corps, le sang chargé d'oxygène qui va d'un trait porter sa charge du cœur au corps. Un battement.

Le bleu, les veines, le sang qui s'en retourne vers le cœur. Un battement.

C'est bien une forme de vie, une esquisse, au cœur du désert. Une respiration, la mécanique d'un cœur.

Le dessin demeure en mouvement, même sous le scalpel, c'est étrange. Il se refuse à la stase.

3 formes.

Les lignes, toujours en segments, jamais infinies, parfois croisées, souvent coupées.

Ce sont les artères, l'armature qui supporte et irrigue le réseau.

Les spirales, toujours à distance égale des lignes.

Dans un espace à deux dimensions, la spirale coupe la ligne, la hache, la biffe, la rature, la raye.

Dans un espace à trois dimensions elle devient hélice, comme la forme hélicoïdale de l'ADN, elle ne rencontre alors jamais la droite qu'elle entoure, elle l'accompagne, au même rythme, se déploie, en un seul mouvement continu.

Un espace à deux dimensions qui coexiste avec un autre à trois dimensions.

Sans oublier le temps, que je n'arrive décidément pas à figer sur ce jour 31 issu de 56. Toujours en mouvement, à déambuler dans ma morgue.

Une dernière forme sous-tend l'abstraction, s'y niche. La familière paréidolie, l'illusion personnelle, celle qui rassure notre cerveau en créant du sens, en rapprochant l'inconnu du connu. Les figures cachées dans les nuages, le test de Rorschach, la narration.

Je vois un fœtus dans le ventre de sa mère, enceint, prêt à se manifester.
Je vois deux amants enchevêtrés, un cœur, l'esquisse d'une main, une oreille.
Je vois des tentatives d'échappées, de fuites toujours rattrapées, remises en clôtures, à l'exception de 2 traits, petits et discrets qui commencent leur fugue vers l'infini, blanc.
Un centre dont toutes les lignes rayonnent, des éruptions solaires qui à leur apex s'effondrent.
Des ressorts, ces organes qui utilisent leur élasticité pour reprendre leur forme initiale après avoir été contraints.
Des nerfs irrigués d'électricité, des barrières, un camp de concentrés, l'ébauche d'un labyrinthe, l'auto réplique d'une I.A.
Je vois du sang noir et corrompu, 2 colombes accolées ailes à ailes, le gri-bouillis d'un enfant apeuré.
L'agrandissement d'un détail viandard de Soutine, des viscères, des coups de dagues qui perforent, des éclairs, deux boxeurs.
Un serpent qui se voudrait Ouroboros mais n'y parvient pas encore.
Une forme encore protéiforme, en devenir, qui se désorganise, se réduit à ses molécules avant que de se reconstruire, autre, incarnée encore.
Je vois la vie qui se débat.
Je n'ai pas réussi à arrêter son mouvement.



Jean-Marie Beauchataud,
syndicaliste
Paris, 12 05 2020

Renouer les fils de la vie et de l'espoir,

Il y a eu des nouvelles alarmantes venues de Chine. Des connaissances prises de pneumopathie violente. Elles s'étaient vues mourir. Mais l'une est hypocondriaque, l'autre a une santé fragile...

Une autre l'habitude d'exagérer.

Des consignes dans les médias. Nous avons acheté un distributeur de serviettes en papier, de l'eau de javel pour nettoyer les poignées de porte, diffusé des tracts sur les gestes barrières.

Un lendemain, nous étions assignés à domicile.

Déni, résignation, acceptation ? Sidération, sensation d'apesanteur ! Informations. Les références sont la grande peste et la grippe espagnole. Nous vivons ce genre d'événement : un tueur derrière la porte.

Peut-être déjà à l'intérieur.

Chercher à quoi se raccrocher. Des promesses de traitements, de candidats vaccins. Puis, rien. Uniquement des gestes basiques et l'idée d'une menace invisible prête à nous anéantir.

Si je disparaissais, quelle aura été ma vie ?

Rien à l'horizon si ce n'est "le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie". L'art pour reprendre pied. Que chacun trouve les passages de son monde intérieur au monde réel, et retour.

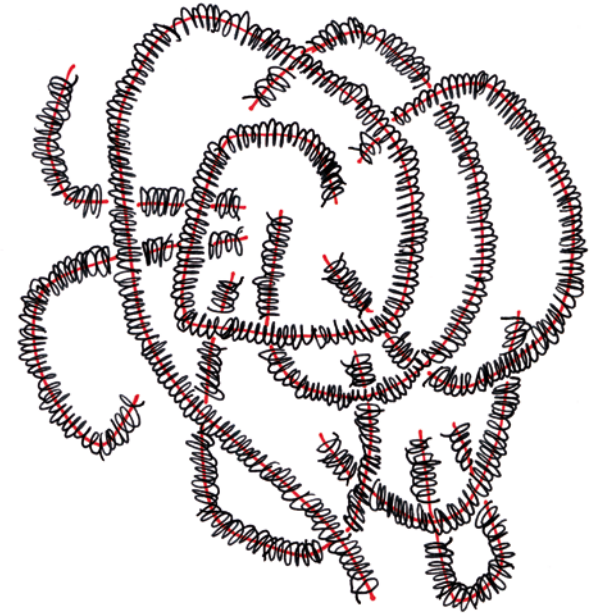
Pensez aux ami-e-s. Indéfiniment.

Le fil des Parques se renoue. Le sol revient sous mes pieds. Sensation de force quand je marche sur un sol dur.

Anxiolytique.

Je peux revenir sur la disparition d'une tante, me souvenir de ses paroles empruntées de sérénité malgré les douleurs de l'âge.

La sagesse d'une personne.



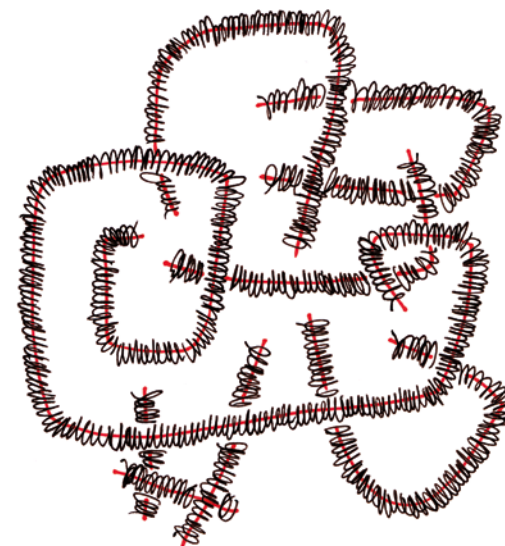
Andrea Grisoni,
spedizioniere / transporteur
Milan, Italie - 10 06 2020

La cosa più strana è stato vedere la mia città, Milano, completamente deserta. Una città solitamente piena di vita e movimento trasformata, nel giro di qualche giorno, in una città fantasma.
Nemmeno il 15 di agosto ho visto le strade così vuote. Il rumore dei tram sembrava amplificato dal silenzio delle auto parcheggiate.
La gente parlava persino sottovoce, quasi per paura di disturbare. E poi tutti quei negozi chiusi e tutte le case piene di gente che non sapeva come e quando se ne sarebbe usciti sa questa situazione surreale.
Mai avrei pensato di vivere un'esperienza simile nella mia vita.

La chose la plus étrange a été de voir ma ville, Milan, complètement déserte. Une ville, habituellement pleine de vie et de mouvement, s'est transformée en un tour de main, en une ville fantôme.
Même le 15 août, je n'ai pas vu les rues aussi vides.
Le bruit des tramways semblait amplifié par le silence des voitures stationnées.
Les gens parlaient même en chuchotant, presque de peur de déranger.
Et puis tous ces magasins fermés et toutes les maisons pleines de monde qui ne savaient pas quand et comment ils sortiraient de cette situation surréaliste.
Jamais je n'aurais pensé vivre une telle expérience dans ma vie.



Stéphane Rican,
géographe
Sèvres, 4 06 2020



Bouleversement social ou simple perturbation ?

Distance, mise à distance. Nous n'avons plus que ces termes en tête. Pour protéger nos aînés, nos plus vulnérables et pour éviter l'engorgement d'un système de soins dont on pouvait s'enorgueillir il y a encore 2 décennies, mais laissé aux abois depuis, nous transformons notre société, le temps d'un confinement, en une suite de maillons, juxtaposés, où les seuls liens maintenus ne tiennent plus qu'à un fil numérique. Ce fil participe à tisser tous nos échanges : informations, communications, achats, voyages, divertissements, loisirs, relations sociales, ne sont plus régis que par des impulsions binaires, suite de 0 ou de 1, qui nous ravissent et /ou nous asservissent. Quelles formes sociales émergeront de cette perturbation majeure ? Un renforcement de l'individualisme, de l'intolérance, de la méfiance envers ce que l'on ne connaît pas, une compétition accrue, un libéralisme à toute épreuve, un émiettement réaffirmé du ciment social ? Ou bien un renforcement des liens sociaux, de la solidarité, de nouvelles pistes et de nouvelles manières d'envisager les transitions nécessaires pour un développement plus durable, construire un monde moins inégalitaire et soucieux de son équilibre et de son avenir, notamment pour les plus jeunes et les futures générations.

En prenant du recul et du temps pour analyser ce qui pouvait sembler n'être qu'un assemblage de mailles le long d'un fil, on découvre toute la beauté, l'harmonie, la force et le sens de cette production artistique.

Faisons toutes et tous le pari que cet évènement nous aura laissé le temps et le recul nécessaire pour s'engager dans les voies d'une transformation profonde de nos sociétés.

Naïs Ornada,
étudiante
Angers, 12 06 2020



Une solitude appréciée et détestée. Une attente insupportable. Une parenthèse imposée. Une organisation complexe. Des angoisses futures plus présentes.
Un déconfinement alarmant.

Jeff Bizieau, chorégraphe

Pascal Renault, auteur

Nice, 24 04 2020

Chacun chez soi, demain sera créatif !

Tous aux abris ! Restez chez vous ! Liberté restreinte !
Restons tous les deux, face à face.

Est ce que quelque chose a changé pour nous ?
Pour nous, si peu. Presque rien, mais rien c'est déjà, rien c'est déjà beaucoup.

Confinés, notre espace s'est rétréci, mais pas notre imaginaire.
Confinés, nous restons artistes plus que jamais, c'est notre identité. Nous portons un regard sur le monde, nous tentons une lecture du monde, nous inventons un autre monde.

Oui, aujourd'hui le monde s'est fracturé, cicatrice ouverte devant nous...
Dangereux paraît-il... Métamorphose hostile ? Non !

Une alerte est donnée, une pause s'impose, une attention est réclamée. On nous somme de nous claquemurer, de vivre cachés. On s'exécute.

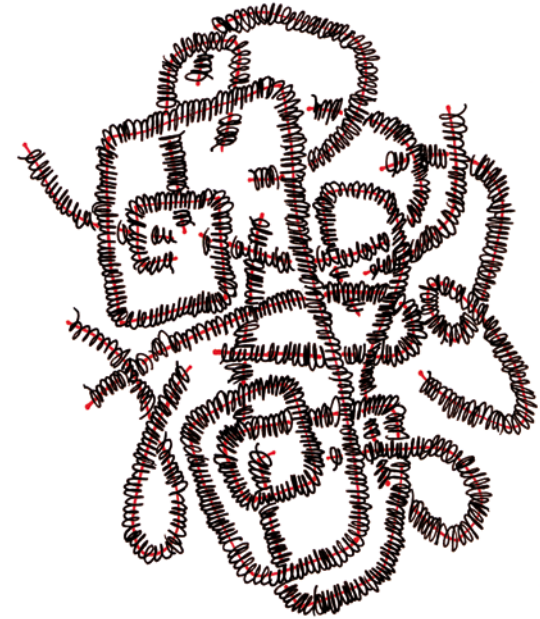
Ce nouveau monde transitoire n'est pas sans injustice. Quelques uns sont partis et ne reviendront jamais, d'autres luttent pour ne pas partir, aucun ne sait ce que demain sera. On est donc là, dans ce repli forcé, cette parenthèse inédite. Face à face, nous posons des gestes, des mots, des notes de musique et des images qui nous transportent un peu plus loin en quête d'un univers qui nous sied bien, étrange et poétique.

La nature nous manque, celle dont nous sommes faits. Alors on l'imagine, on la convoque et elle est là, immense, impératrice et protectrice au cœur de notre espace restreint qui s'ouvre maintenant.

On se transporte vers un ailleurs imaginaire, mental. On glisse au dessus d'une rivière, on effleure les arbres qui nous saluent sur notre passage, on écoute le fracas tendre de leur population vibrante et hurlante.

On trace des traits, on trace des lignes avec nos gestes, on fait des courbes, on va et vient et on revient. On recommence et on avance.
On est accueillis, étreints, alors on se pose, sereins.

Nos mains se tendent tendrement vers vos sourires en quête de poésie et d'éblouissement.



Gisèle Chaurand,
mère au foyer
Livry-Gargan, 15 06 2020

A propos du confinement de l'année 2020...

Comment j'ai vécu ce confinement ? Les quatre premières semaines ne furent pas désagréables, continuées sur une belle lancée, presque des sortes de vacances, beau temps, une belle nature préservée par la rareté des humains, possibilité de courir tranquillement. Puis la descente a commencé avec la mort de ma tante Gilberte à cause du fameux coronavirus. Juste après, une légère remontée, puis les deux dernières semaines..., mon Dieu ! quel effroi !

C'est que l'injonction "ne sortez pas de chez vous" est devenue "ne sortez pas de vous" et alors ce fut le royaume des émotions qui sortaient sans le tapis protecteur du reste du monde.

Visiblement il y a eu au moins deux sortes de personnes : celles qui ont bien vécu l'ensemble, "pas désagréable", "belle occasion de réfléchir en profondeur à de nouvelles manières de vivre" ; c'est que ces gens devaient avoir un bon fond, ou alors leur vie était concrètement peu modifiée. Et puis il y a eu toute une catégorie de gens qui ont qualifié cet événement de violent.

Pour ma part, ce fut terrible. Je suis fragile à la base et la remontée des monstres intérieurs a bien failli me laisser en pièces. Une fois de plus je me suis sentie détruite en une quantité indénombrable de morceaux qui ne tenaient que par un ciment léger mais suffisamment solide, celui des activités enfantines, des rencontres diverses avec le monde extérieur. Confinement contraint, distanciation imposée, masque voilant les sourires, images de fin du monde, ce fut un ballet de cauchemars, terreurs nocturnes prolongeant les angoisses diurnes, tempêtes d'épouvante même, non pas en lien avec la pandémie mais avec mon histoire, celle d'un être handicapé et blessé à mort. C'était à crier grâce.

Mais Dieu en a voulu ainsi. Une grande épreuve, une retraite au désert à la manière d'un ermite. Je n'en suis pas ressortie indemne, je ne suis plus après comme j'étais avant.

Que Dieu soit béni en toutes circonstances.



Valérie Pâques,
enseignante universitaire - UPEC
Paris, 12 06 2020

Préserver le collectif

La période de confinement a considérablement modifié les rapports humains. Plus le droit de se voir, seulement la possibilité de se rencontrer par Skype et autres outils dont on a découvert les vertus de façon forcée le plus souvent.

En tant qu'enseignante, je peux dire que la situation s'est considérablement compliquée pour nos étudiants.

Au-delà des soucis matériels de certains, l'isolement, la perte de fil éducatif étaient des enjeux auxquels nous avons dû faire face.

J'enseigne à l'Université de Créteil, dans une Licence professionnelle en Économie Sociale et Solidaire. Tout au long de l'année j'ai accompagné les étudiants dans la construction de projets collectifs, les impliquant tous afin qu'ils apprennent à mener des projets en équipe. Deux projets étaient principalement en jeu : une plateforme de covoiturage dédiée au Campus universitaire, et une location de vélos.

Inutile de dire que le confinement a mis fin à ces deux projets.

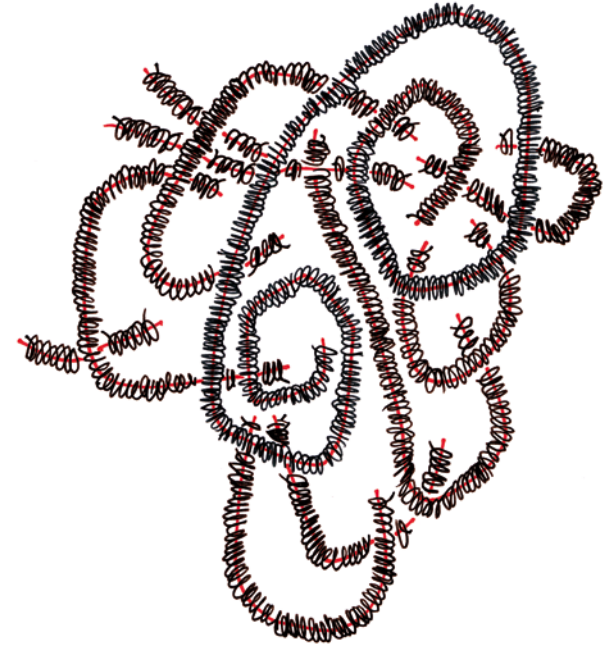
Mais pour que les étudiants ne perdent pas ces acquis, afin qu'ils restent dans le collectif et ne décrochent pas, ils ont inventé un autre projet, qui dure toujours : chacun y est allé de son idée pour lutter contre l'isolement des étudiants, la précarité, rester en bonne santé, en forme, bien se nourrir, se cultiver... et ils ont créé "Solidarité étudiante".

Chaque jour sur le site du Campus, sur les réseaux sociaux, ils publient des éléments ayant trait à ces différentes thématiques, ils invitent à télécharger des vidéos qu'ils ont créées, à lire, à cuisiner...

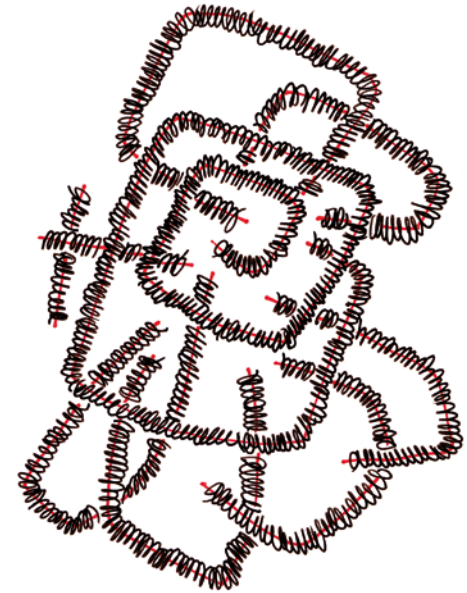
Le succès est là, ils sont contents même s'ils trouvent que c'est une charge importante.

Ce n'est pas simple de travailler ensemble, certains donnent plus que d'autres et cela crée des frictions, mais cette classe nous a donné un bel exemple de collectif, et je suis sûre que ça les a aidés à passer cette période si curieuse et pénible.

Dessin 37 : chacun se dirige vers un centre commun



Clémence,
collégienne
Noisy-le-Sec, 16 06 2020



Rester endormi
Dans son lit
Manger sans s'arrêter
À s'en étouffer
Ne plus sortir,
Ne plus mourir
Plus de harpe,
Plus de bras en écharpe,
Imbéciles à la maison
Il faut se faire une raison
Asile à la maison,
On touche le fond

Comme le ressac
Au bord d'un lac
confinement, dé-confinement,
Sur tous les continents,
Ô saisons
Des floraisons !
Que le temps soit plus long !

Caroline Coquillot,
fleuriste
Saint-Junien, 21 05 2020

Un soir de mars 2020

Il nous a dit à plusieurs reprises "Nous sommes en guerre", glaçant le sang de toute la France.

Ils nous ont annoncé tous les soirs des centaines de morts supplémentaires, angoissant jours après jours le monde entier.

Ils nous ont dit fermement de rester chez nous, de ne sortir uniquement que pour les urgences ou les courses de première nécessité, de ne plus nous rassembler, de ne plus nous embrasser, de nous isoler.

Et pourtant, j'ai dû continuer à travailler au moment le plus âpre de la pandémie, sans protection, juste une paire de gants pour la journée et un morceau de carton glacé devant ma caisse.

Travaillant dans un grand groupe de distribution, je suis fleuriste dans la galerie marchande. Mon secteur n'étant pas primordial, j'ai dû occuper un poste de caissière. Les différents arrêts de travail de mes collègues obligeant la polyvalence, me voilà en première ligne, au contact de toutes ces personnes qui par peur de manquer se sont précipitées au supermarché.

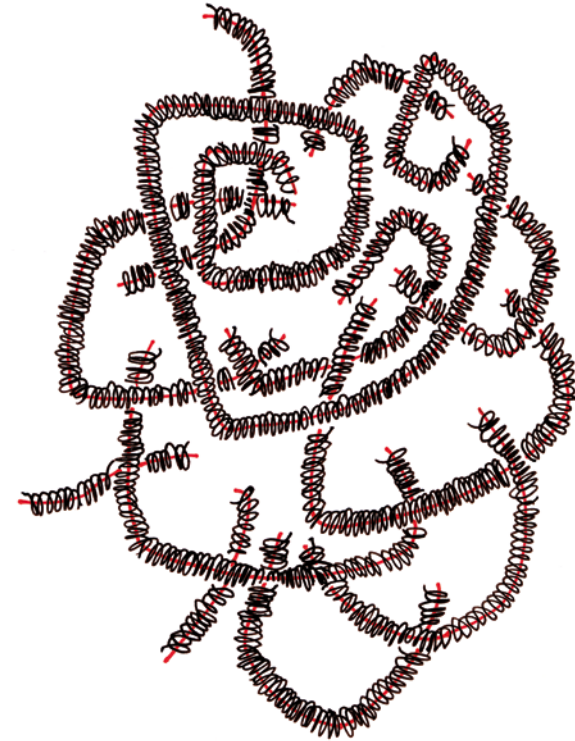
Dès 8h30, des dizaines de caddys s'entassaient devant les portes, sans respect des distances de sécurité.

Derrière nos caisses l'angoisse monte. Pas de vigiles, pas de limitation d'entrée, il faut continuer à vendre, de tout, malgré l'obligation de fermeture des petits commerces (libraires, vêtements, petites épiceries, etc...)

9h00, ouverture des portes, c'est à qui prendra le plus de riz, de pâtes, de farine, j'hallucine !

Plus de solidarité, ni pour nous qui travaillons, ni pour les plus âgés, les plus fragiles, nous assistons à une foire d'empoigne ! Chacun pour soi et tant pis pour les autres.

Et si en fin de journée, épuisée par cet incessant va et vient des marchandises sur le tapis roulant et tous les bip! bip! bip ! des produits passant devant l'œil de la caisse, vous laissez échapper une remarque aux ménages, en les informant qu'il était préférable pour tous de ne pas venir en famille, eh bien là ! vous en preniez pour votre grade. Car à défaut





de vigile et par bienveillance, nous avons relayé cette information de la direction, inscrite sur une affichette à l'entrée du magasin : un caddy, une personne.

Je cite quelques réflexions :

- "Arrêtez de nous faire chier avec ça"
- "Est-ce que j'ai l'air malade ?"
- "Occupez-vous de votre caisse et faites votre travail !"

En clair, je pense à moi, les autres, ce n'est pas mon souci.

Je vous assure qu'après la colère, vous rentrez dans votre bulle et remettez votre sort à la chance en espérant qu'elle vous suivra chez vous pour épargner votre famille dont certains membres peuvent être fragiles.

J'ai choisi ce dessin car il représente très bien par cet entrelacs de fil et cette couleur rouge, la boule au ventre qui ne m'a pas quittée durant mes journées de travail.

Malgré tout, je retiendrai les personnes qui ont compati à notre sort en nous remerciant chaleureusement d'être là...

Malgré tout, à la campagne, en dehors du travail, heureusement, il y avait les réminiscences de l'enfance !

C'était il y a bien longtemps
Le ciel au calme lent
Les nuages lentement poussés par le vent
Aujourd'hui c'était comme avant
Aux premières lueurs du jour
Le doux chant des oiseaux
Est venu mettre fin à mon sommeil
C'était il y a longtemps
Tout redevenait comme avant
Mais ce matin une pandémie
A envahi notre terre et malgré
Ce désastre humain
La nature reprend vie
Malgré la peur du virus
La nature oubliée maltraitée
Reviennent mes souvenirs d'enfance

Élodie Petit Frêne,
psychologue
Rouen, 24 06 2020

Pendant mon confinement, j'ai continué d'exercer à distance et j'ai écouté mes patients me raconter le leur. Médecin de l'âme je les écoute avec une 3e oreille et ce que j'entends c'est le mouvement intérieur de la vie qui s'exprime avec des rythmes, des mélodies et des harmonies particulières. Si je devais donner une forme à ce mouvement ce serait celui d'une spirale.

Spirale

nom féminin

1. Courant : Courbe qui tourne autour d'un axe ou d'un point, forme un enroulement dans l'espace.
2. Géométrie : Courbe plane qui décrit autour d'un point fixe (pôle) des révolutions en s'écartant de plus en plus.

La spirale représente un mouvement circulaire qui se développe à partir d'un point d'origine et se prolonge à l'infini.

Passées l'excitation et l'appréhension des premiers jours, on me raconte que "nous sommes en guerre". 16 mars 2020, point d'origine. Et cette guerre va durer. C'est l'enlèvement. Il y a les combattants en première ligne, ceux qui meurent, et il y a les victimes collatérales. Ceux forcés de "rester chez eux" et qui n'avaient pas prévu de se confronter à eux de manière si brutale.

Chaque rotation engendre une progression cyclique et crée l'équilibre dans le déséquilibre.

Si le confinement décrit une situation d'enfermement, ce mot porte en lui une ouverture : celle d'approcher la notion de limite. Une expérience limite qui rapproche... de soi. Le huis clos ne nous enferme pas seulement entre nos murs. On ne peut plus compter sur un ailleurs pour échapper à notre intériorité. Et ça dérange. Alors chez soi, on range. C'est le grand ménage de printemps. On redécouvre ses vérités, des choses qu'on croyait perdues ou oubliées. Tout finit par remonter à la surface.

Mouvement circulaire qui se déploie : j'entends que la mort est partout



Élodie Petit Frêne,
suite

présente mais la vie aussi. On cherche à être en lien. En ville, on respire aux fenêtres. On me raconte un printemps empêché qui réclame de sortir de terre !

C'est le mouvement symbolique de la vie qui illustre le cycle infini naissance - mort - renaissance.

Une promesse : rien ne sera plus comme avant. On me raconte la peur du changement. On n'a pas peur de la mort mais tout le monde a peur de mourir. C'est le passage d'un état à un autre qui concentre la peur. Et pourtant on ne pourra pas retenir le printemps. On me raconte ces prises de conscience, compréhensions douloureuses, refus et acceptations. Mais aussi ces deuils et joies sincères, ces peurs profondes. Tout était déjà là, en attente, et ça sort des tréfonds de sa terre.

À la fin du confinement, le printemps est là. Tout le monde est en fleur. Et la spirale de la vie continuera en soi et ailleurs.



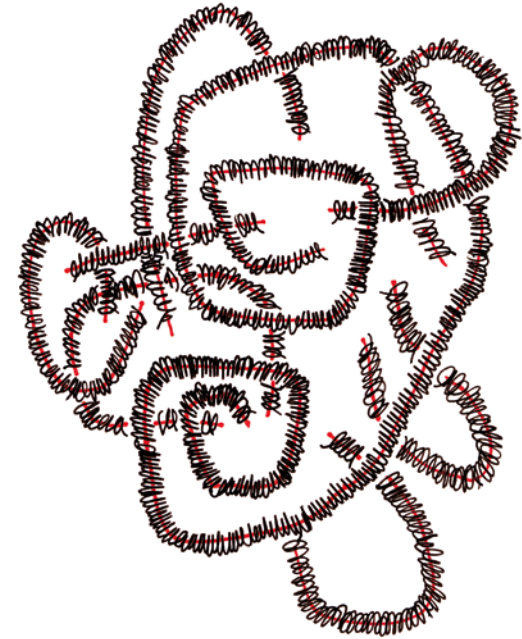
Erick Goettelmann,
garde du corps
La Celle-Saint-Cloud, 24 06 2020

Au début on nous a parlé d'un virus si lointain et sous contrôle tout allait bien, puis un doute s'est installé ! Ne dépendons-nous pas en très grande partie de ce lointain pays ? Qui ironie du sort fabrique même les principes actifs de certains de nos médicaments ? Donc forcément nous avons des échanges énormes avec celui-ci mais voici super président qui parle "pas de soucis sortez, allez au théâtre ou cinéma", la ministre de la santé "ce n'est rien qu'une petite grippette" !!! Rassurés que nous sommes, certains vont voter car le premier tour est maintenu ! Et patatras la machine s'emballer super président déclare que "nous sommes en guerre" ! L'Élysée le comparant même à Clemenceau dans les tranchées !! La guerre je connais, on part avec équipements et munitions, mais je suis inutile pour celle-ci, et que vois-je ? Des personnels envoyés au front sans aucun équipement, sans aucune munition, certains tombent au combat sans avoir droit à la reconnaissance de leur sacrifice ultime, respect à eux. Moi je travaille mais sans risque, je suis solidaire de ces soignants et tous les autres que beaucoup applaudissent à 20h. Super président promet : prime, refonte des hôpitaux, solidarité etc, etc...

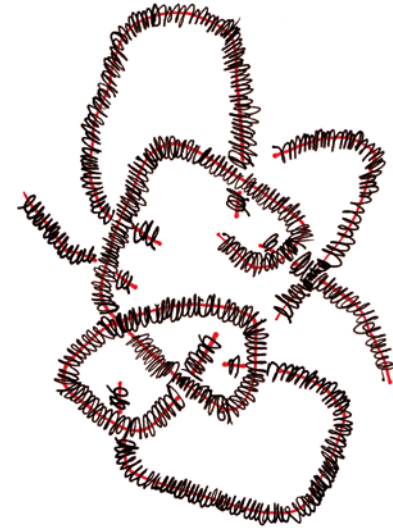
Il plafonne le prix des masques valant de 7 cts à 95 cts. Résultat ? 100 millions pour les grandes surfaces qui bizarrement étaient mieux approvisionnées que les pharmaciens. 2 mois de confinement après où en sommes-nous ? Le monde d'après ? Une gigantesque arnaque, il n'y aura jamais de monde d'après tant que les politiques et hauts fonctionnaires qui ont failli resteront en place !! En guerre ? Que fait-on quand un général perd une bataille ? On le limoge et on en cherche un plus compétent ! Maintenant on déconfiner mais il y a gros à parier que si les manifestants redescendent dans la rue notre "chef de guerre" (des boutons) décidera des endroits où il y aura de nouveaux clusters, entre nation et république par exemple !

Je n'oublie pas les ministres posant sans masque quand leurs policiers verbalisaient à tour de bras, l'autre qui ne savait pas mettre un masque car c'est technique ! Et l'autre encore qui attendait le tsunami et qui s'est sauvée. La France fut un grand pays avec de grandes valeurs. Je la sens reléguée au rang d'un état du tiers monde et encore.

Merci à tous nos soignants, personnels de ville, pharmaciens qui ont accompli, eux, leur travail au péril même de leur vie !



Maria Eugenia Castilla,
profesor / enseignante
París, 22 06 2020



Todos juntos confinados.
Jamás sin nadie, jamás sin desperdicios, jamás sin ti y sin paredes.
Todos juntos, soñando de flores, de un paisaje, de una naturaleza perfecta, de un océano sin fronteras.
Es un mundo idóneo, con límites de horas.
Fue un sueño retenido, un gozo confirmado, una flor arrestada.

Tous ensemble confinés.
Jamais sans personne, jamais sans restes, jamais sans toi, sans cloisons.
Tous ensemble, rêvant de fleurs, d'un paysage, d'une nature parfaite, d'un océan sans frontières.
C'est un monde adéquat, limité par les heures.
Ce fut un rêve retenu, un plaisir confirmé, une fleur consignée.

Rubis Lavalère,
plasticienne
Paris, 19 06 2020

Sutures

"Suture : point de couture effectué à l'aide d'un fil, serti sur une aiguille et maintenu par un nœud, pour rapprocher les lèvres d'une plaie ou d'une incision chirurgicale afin d'en faciliter la cicatrisation." Larousse

La première fois que j'ai vu un des dessins de Nadya Bertaux de cette série, j'ai eu un sentiment de trouble, de malaise. Les traits apparaissaient comme des points de suture sur des plaies à vif. Le trait rouge me renvoyait à une coupure avec un mince filet de sang. Je voyais les traits noirs virevoltants comme des fils chirurgicaux sur des plaies ouvertes, contenant mal les blessures.

J'étais alors à l'hôpital psychiatrique.

Je faisais l'aller-retour chaque jour, et les traits des dessins de Nadya étaient à vif sur ma peau.

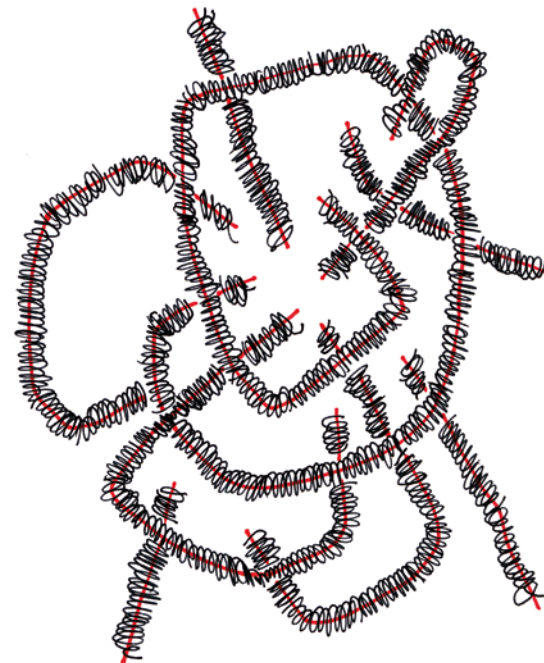
Nous étions en plein confinement. Les rues étaient désertes et c'était le moment que mon psychisme avait choisi pour me lâcher après un choc violent. Juste avant le confinement, je reçus une nouvelle qui me fit l'effet d'une bombe : je perdais à peu près tout ce que j'avais dans la vie, en plus de mon ego et de mon honneur.

J'étais à terre par K.O.

Je faisais chaque jour le trajet entre ma maison et l'hôpital. Je traversais un Paris vide, comme dans un rêve, je ne croisais personne. J'avais une autorisation pour me déplacer, fournie par les médecins. Ces trajets à pied entre mon domicile et l'hôpital étaient comme les traits des dessins de Nadya Bertaux : aléatoires et précis.

Je prenais un tas de rues puis terminais souvent par la rue de la Santé, je passais devant la prison et j'arrivais dans l'enceinte de l'hôpital où je me sentais enfin en sécurité, à ma place.

Je voyais dans ces dessins le reflet de mes blessures. Je sentais que je devais faire pareil pour m'en sortir, des points de suture cousus à vif, sans anesthésie, car on n'a pas le choix. On sait qu'il faut les faire, il faut



Rubis Lavalère,
suite

intervenir vite, sinon la vie s'échappe et la mort qui rode en profiterait. C'est toujours le confinement. Les rues sont encore et toujours désertes. Le monde tout entier s'est arrêté de tourner. Je ne comprends rien, ni personne d'ailleurs.

Chaque point de suture est implacable, comme chaque tracé du dessin. Cela semble si fragile et incertain pour se sauver, pour contenir la vie qui s'échappe. Pas d'autre choix. Une médecine de campagne, de guerre. Ces traits semblent le fruit du hasard, tracés sur le papier et dans ma vie brisée et pourtant, ils sont le lien qui va me sortir de l'obscurité et me retenir à la vie.

Un fil

Un souffle, un tracé, une trace, un lien

Des sutures

Le traitement des plaies par la suture est une technique très ancienne. Elles étaient réalisées à l'aide de fils, d'une manière très similaire aux premières coutures. Il y a plusieurs sortes de suture, celle de ce dessin est en points séparés, où chaque point de suture est indépendant des autres, dans le sens où le fil de suture est coupé entre chaque point. Cela me ramène à nouveau au travail de Nadya Bertaux avec les fils de métal, la broderie. L'union de deux entités pour n'en faire qu'un et guérir.

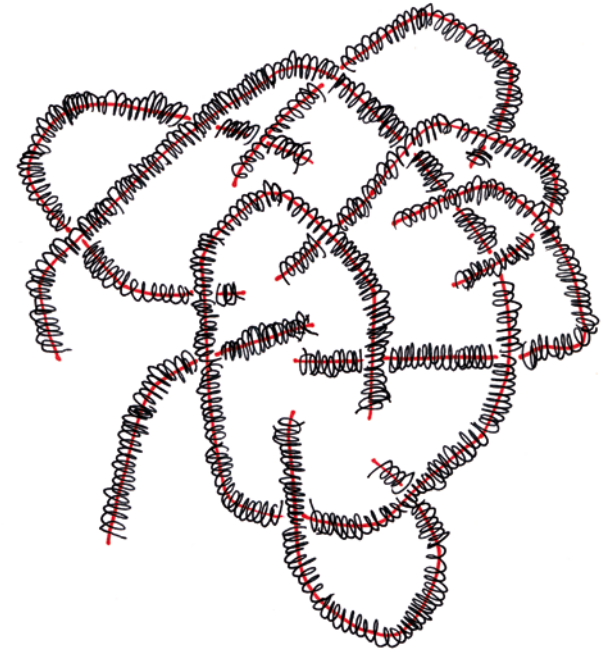
Aujourd'hui, nous sommes sortis de l'enfermement. La vie reprend, très difficilement pour certains, en particulier les artistes plasticiens. Je retrouve petit à petit le monde. Je me sens plus fragile que jamais. Ce nouveau départ est fait d'incertitudes et de difficultés.

Aujourd'hui à la manière du dessin 23 de Nadya Bertaux, je suis debout. Ce dessin m'a immédiatement rappelé les bonhommes que font les enfants lorsqu'ils sont en maternelle : ils tracent des membres disproportionnés et prennent conscience de leur corps, de l'espace.

Le dessin 23 est un bonhomme qui a réussi à se relever sur deux petits traits. Les points de suture sont encore présents mais il est debout maintenant.



Mélanie Mazeh,
infirmière libérale
Boulogne-Billancourt, 15 06 2020



ANGOISSE

Angoisse de ramener le virus dans ma maison, de contaminer mes patients, de tomber malade mais surtout de mourir en laissant derrière moi ce que j'ai réussi de mieux dans ma vie... Mes filles.

Jocelyne Julien,
infirmière à la retraite
Flavignac, 26 06 2020



Le dessin 38... me fait imaginer une vie intérieure mouvementée !
Celle-ci est secrète et protégée du monde extérieur... il y a des élans vers l'extérieur puis des replis sur soi... tout comme pendant le confinement où j'ai eu des questionnements, des peurs des craintes, de l'incompréhension... puis de la compassion pour les humains qui évoluent dans ce "jeu de domino" qui montre sa fragilité par son interdépendance, tant économiquement que socialement, et parallèlement montre sa force intérieure et son déterminisme à avancer... panser soulager guérir les plaies causées par la COVID.

Je souhaite que les HOMMES auront compris que se respecter, respecter la nature, est une valeur essentielle pour redonner le "punch" à reconstruire et à exister plus paisiblement entre nous... plus de tolérance... moins d'égoïsme... moins de matériel... plus de spirituel... CONFIANCE !!!

Richard Bagdikian,
retraité
Versailles, 24 03 2020

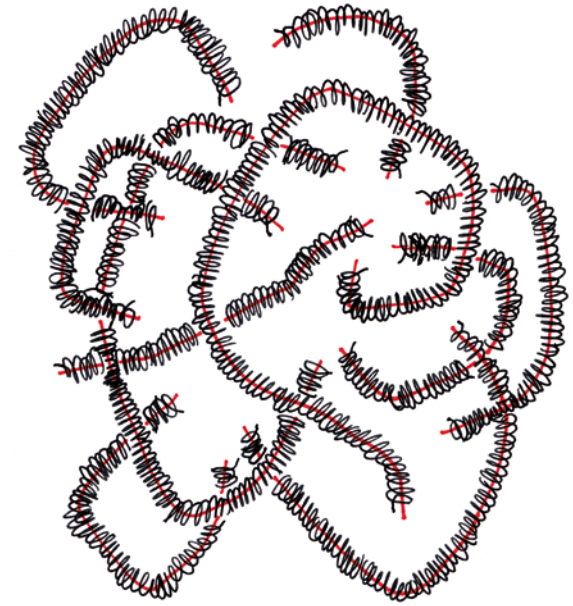
En 1940, nos aïeux subissaient les affres de l'occupation avec un envahisseur vert de gris, synonyme de privation de libertés, aujourd'hui 80 ans plus tard, c'est un prédateur sournois et invisible qui nous impose une "inoccupation" forcée et son corollaire de contraintes, dont la plus pénible est l'interdiction de nous retrouver à notre guise sur notre terrain de jeux favori à Satory. Plus de vie associative, plus de grand chantier de restauration. Plus de bruits d'outils fracassant le métal, plus d'odeur d'essence, d'huile et de caoutchouc. Et plus de petites mains, qui avec un savoir-faire exceptionnel, font passer un véhicule d'une épave à une pièce de musée. Cet ennemi nous a même obligés à ne plus nous rassembler à vingt-cinq ou trente à table, lors de nos repas hebdomadaires du samedi. C'est à ce moment que les grandes lignes se tracent, c'est là que nous refaisons le monde.

Le dessin 27 représente cette fraternité. C'est l'image d'accolades, de regroupement de personnes se tenant les coudes, qui transparait au-delà de l'évocation de circuits, de tronçons de routes à parcourir.

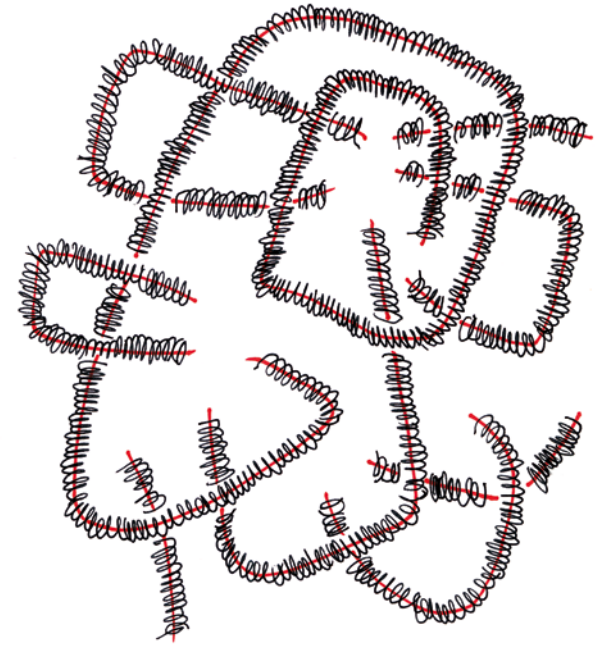
Je ne maîtrise pas l'usage des boules de cristal ou la lecture du marc de café, j'en suis réduit à considérer que les sorties programmées pour le futur proche ne se feront pas. Si par miracle ma supposition s'avérait fausse, ce dont je serais ravi, il nous faudrait travailler dur pour avoir de quoi rouler le moment venu.

Je terminerai par un rappel historique, il y a bien eu juin 1940 mais il y a eu juin 1944, alors faites en sorte d'être tous présents pour la libération de juin 2020 qui ne manquera pas de survenir et prenez soin de vous (surtout les Anciens !).

Aux dernières nouvelles du front, aucun d'entre nous n'a alimenté les "statistiques".



Lucie Cahuzac,
infirmière dans le milieu hospitalier
Montpellier, 1 07 2020



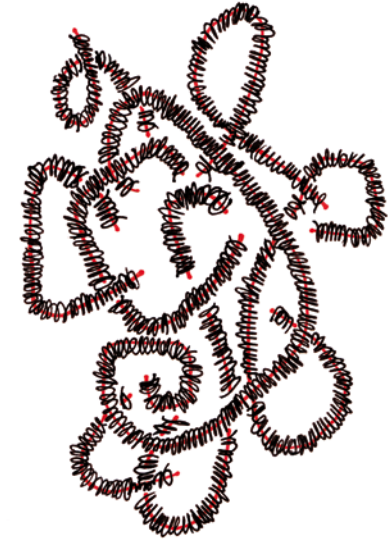
Au regard de mon activité professionnelle, qui est restée la même durant cette période de confinement, je ne me suis pas sentie prisonnière de mon lieu de vie. Cependant, j'ai eu la chance d'être en colocation, ce qui a adouci la redondance du quotidien.

La privation des loisirs, de la vie sociale, a été beaucoup plus frustrante que je ne l'attendais.

L'être humain étant un être social, l'injonction des politiques à ne pas être confrontée aux autres et même à les éviter n'est pas facile sur le long terme.

Du point de vue de ma profession d'infirmière, j'ai pu assister à un flux d'informations déraisonnées, nous donnant des expertises divergentes et partiellement erronées. Les personnes rencontrées au quotidien étaient parfois paralysées par la peur, parfois déraisonnablement imprudentes. Mon statut professionnel m'imposait d'avoir un discours visionnaire rassurant alors que j'étais confrontée à l'inconnu.

Aruna Singh,
eco-warrior / éco-guerrière
Koh Lanta - Thaïlande, 2 07 2020



Le confinement sur Koh Lanta, en Thaïlande.

Je vis, avec mon mari et mes deux enfants, sur une ferme écologique à Koh Lanta. Mon voisin le plus proche est à 1 km. Le reste, c'est la savane tropicale et les forêts de palétuviers. Alors pour nous, le confinement n'a pas changé grand chose à notre mode de vie. Nous vivons isolés depuis déjà 3 ans et c'est un choix de vie. Éviter la société consumériste et le capitalisme effréné. Donc, quand le monde s'est arrêté, je me suis dit ENFIN ! La nature va reprendre ses droits. L'humanité va enfin comprendre qu'elle ne peut pas continuer à vivre avec ce rythme et voler dans les airs comme si la Chine était la banlieue de New York. Cela n'a pas de sens. Je vois dans le dessin un fil d'Ariane, un fil rouge. Qui se rompt, qui est pollué, mais un fil rouge qui représente le vrai sens de la vie, nos vraies valeurs. Nos valeurs humaines. Qui n'ont pas de prix.

Ce qui me fait peur, moi, c'est le déconfinement...
Où allons-nous maintenant ?

~~XXXXXXXXXX~~

Remerciements

Des lignes tracées / Des traces de maux

Dessins / Expressions de confinement
Textes / Paroles de confinés

56 dessins et textes réalisés pendant le confinement - 16 03 2020 - 11 05 2020
Diffusés sur les réseaux sociaux - 11 05 2020 - 5 07 2020

Ces paroles de confinés retracent le vécu de 56 personnes, amis, relations ou connaissances.

Paroles nécessaires pour ceux qui les ont écrites, sentinelles pour ceux qui les entendraient.

Ce projet est devenu riche par tous vos récits mis en commun, des tranches de vies livrées pour dépeindre un moment invraisemblable. Temps ligoté et conjointement temps accordé, ces témoignages laissent des traces tangibles par vos mots qui accompagnent mes dessins.

Un grand remerciement à tous pour votre confiance et à Maïka Créations pour la maquette.

Les autres

- 86 Socheata Aing, artiste
16 Youssef Amghar, écrivain - photographe
142 Richard Bagdikian, retraité
106 Jean-Marie Beauchataud, syndicaliste
64 Mariannick Bellot, autrice
74 Magali Berdaguer, plasticienne
12 Bice Bertaux, ma mère
114 Jeff Bizieau, chorégraphe & Pascal Renault, auteur
68 Sabine Boudou-Ourliac, commissaire d'exposition
144 Lucie Cahuzac, infirmière dans le milieu hospitalier
80 Chimène Caputi, conceptrice pédagogique
132 Maria Eugenia Castilla, enseignante
116 Gisèle Chaurand, mère au foyer
120 Clémence, collégienne
122 Caroline Coquillot, fleuriste
18 Joël Crespín, peintre
82 Jean-Luc Dardaine, permanent militant des MJC
46 Do Delaunay, artiste peintre & plasticien
126 Élodie Petit Frêne, psychologue
98 Patrice Frémont, concepteur-rédacteur - journaliste
130 Erick Goettelmann, garde du corps
48 Edith Goudier-Strauss, coach-professeur
92 Martine Goussard, chirurgien-dentiste
108 Andrea Grisoni, transporteur
72 Probir Gupta, peintre - artiste multimédia
36 Sonia Hammiche, guerrière-griote
100 Jean-Nicolas Joubert, cadre sur cimaise
140 Jocelyne Julien, infirmière à la retraite
90 Rieko Koga - artiste
52 Philippe Laurent, chauffeur-livreur
134 Rubis Lavalière, plasticienne
58 Véronique Lechien, chargée de formation continue
20 Fleur Leclère, étudiante
34 Jean-Paul Lenert, agent immobilier indépendant
88 Francis Leonesi, artiste polytalent
54 Bennett Lieberman, écrivain - artiste conceptuel
40 Danielle Loisel, peintre
26 Made, artiste contemporain
84 Maïka, artiste visuel
138 Mélanie Mazeh, infirmière libérale
22 Pierre-Georges Molina, comédien
78 Julie Nio, responsable service culturel
112 Naïs Ornada, étudiante
50 Paella, peintre
118 Valérie Pâques, enseignante universitaire - UPEC
24 Jean-Louis Poitevin, écrivain, critique d'art
28 Tita Reut, poète
110 Stéphane Rican, géographe
32 Christiane Roussel, bénévole aux Restos du Cœur
30 Lise Rousset, peintre
14 Henri-Alain Ségalen, photographe
60 Lyna Ségalen, étudiante
146 Aruna Singh, eco-warrior
66 Sarah Singh, artiste cinéaste
44 Yannick Vallet, artiste
42 Dominique Zarini, chargée d'études des collections

Édition
Nadya Bertaux
www.nadyabertaux.com
nadyabertaux@orange.fr

Graphisme
Nadya Bertaux,
Maïka Créations - maika-creations.com

Impression
B-EST PRINT
Tirage limité à 150 exemplaires
Achevé d'imprimer en mars 2021 à Emerainville, France

Tous droits réservés. Toute reproduction, même partielle, sous quelque forme que ce soit, est interdite sans autorisation écrite de l'artiste.

NADYA / BERTAUX
et les autres

Des lignes tracées / Des traces de maux

Dessins / Expressions de confinement

Textes / Paroles de confinés

16 03 2020 - 11 05 2020